

MOSCOU — La débâcle d'une littérature

Romancier montréalais d'origine américaine, David Homel (dont *Actes Sud* vient de publier en version française *Il pleut des rats*), arrive d'un voyage à Moscou. Des écrivains du pays ont éclairé pour lui les dessous de la littérature post-soviétique. Qui lit encore les anciens dissidents dans la patrie de Soljenitsyne ? Personne, ou presque.

David Homel

AU MINISTÈRE de l'Intérieur, le romancier Anatoli Pristavkine m'ouvre grand sa porte. Me voici au centre de Moscou, à quelques pas du Kremlin. Des amis m'avaient prévenu : « Observe bien l'endroit, c'est un lieu historique ». Serais-je aveugle ? Sur place, je ne vois qu'un grand bureau, assez moderne en somme, avec une très longue table.

Pristavkine éclaire ma lanterne. « Pougo travaillait ici avant moi. Le nom te dit quelque chose ? C'était un des putschistes du coup raté contre Gorbatchev en août 1991. Il a préféré se donner la mort plutôt que de faire face à la justice ». Une pause. « Malheureusement, la chose ne s'est pas produite ici-même ».

Humour russe servi par un homme qui se décrit comme « un llot de charité » dans le système judiciaire de son pays. À la demande personnelle de Boris Eltsine, il est venu travailler avec les condamnés à mort. Eltsine devait être en quête de compassion, puisque Pristavkine s'est fait connaître comme romancier avec une oeuvre sur les orphelins de guerre et d'exil. Son plus célèbre livre, pas encore traduit, prend son titre à un vers de Lermontov : « Le petit nuage a passé la nuit sur la poitrine d'un grand rocher ».

Pristavkine, la quarantaine, l'air d'un bagarreur de rue avec sa veste de cuir et ses gros poings, se débat avec un gros problème : comment construire la littérature post-soviétique ?

1986. Gorbatchev ouvre grandes les vannes et inaugure l'ère du glasnost. En littérature, des oeuvres jusque là interdites, quoique souvent connues en Occident, sont publiées. S'instaure une sorte de folie collective littéraire. Les lecteurs russes découvrent leur propre histoire, que chacun s'échangeait autrefois à voix basse. Les documents touchant la vie dans les goulags de Staline créent le plus de remous : *Les pierres noires* de Gygouline, *Les en-*

fants de l'Arbat de Rybakov, et bien d'autres. Ces oeuvres (documents ou littérature — on y reviendra) font grossir les tirages des revues littéraires (en Russie, un livre paraît en feuilleton avant d'être édité en livre). La population, affamée d'information, est électrisée. Survient une orgie de lecture par laquelle on rattrape un passé longtemps occulté. Des amis m'ont raconté : « On lisait jour et nuit. Il y avait tant de temps à rattraper. Le simple fait de tenir un livre à la main sur un tel sujet constituait un vrai miracle ».

Vous l'aurez deviné : après la fête, vint la satiété. Dorénavant, les lecteurs se retournent contre la littérature de la glasnost. Ce qui semblait vouloir faire l'avenir des maisons d'édition dans un marché en pleine libéralisation disparaît. Les histoires de goulags n'intéressent plus personne. La population, éprise de tout ce qui est occidental, se met à consommer du roman noir, ou à l'eau de rose, ou de la pornographie très douce (en autant que cela existe). Tout, en fait, sauf les documents sur leur propre histoire tragique. Une réaction, bien sûr, toute naturelle.

À Moscou, plusieurs romanciers s'inquiètent. Deux d'entre eux s'acharnent à créer une nouvelle Union des écrivains sortie de l'ombre soviétique : ils s'appellent Alexandr Rekemchiuk et Artyom Anfinoguenov. La cinquantaine, tous deux, une longue lutte contre le pouvoir se lit sur leurs visages. Pour eux, c'est évident : le côté documentaire de la littérature post-glasnost lasse les gens. Selon Rekemchiuk, « c'était le principe du fruit défendu. Le public y a goûté et s'en est fatigué vite. Maintenant que tout est permis, le choc de la nouveauté est parti ». Cette affirmation étonne : comment le peuple russe pourrait-il se fatiguer si vite de la vérité de son histoire, après des décennies de censure ?

Pristavkine accuse « le ton démagogue » de certaines oeuvres ; il cite volontiers Anatoli Ribakov et ses *Enfants de l'Arbat*. « Les lecteurs ne voulaient pas qu'on leur prêche ». Dans les oeuvres comme celles de Rybakov, on se contentait de décrire, sans analyser ni approfondir la connaissance historique de cette époque. Pourtant, les auteurs ne sont pas à blâmer — un simple constat de leurs expériences en Sibérie ou ailleurs constituait en soi un acte énorme de courage.

Aux yeux de beaucoup d'écrivains,

les événements qui ont succédé au glasnost de Gorbatchev et au triomphe d'Eltsine à la *Bieli Dom* — la Maison blanche, ou Parlement russe — ont secoué le fondement même de l'identité russe. On a observé le même phénomène chez les écrivains québécois qui voulaient se définir politiquement en 1976. Lorsque le rôle de résistant et de rebelle perd son sens à la faveur des changements historiques, les sources de créativité s'évaporent souvent avec lui. « Longtemps, explique Artyom Anfinoguenov, la mission de l'écrivain fut d'affirmer à haute voix ce que les autres n'avaient pas le courage de dire, de faire entendre au monde une voix enfouie. Depuis que la censure est disparue, n'importe quelle feuille de chou peut clamer la vérité, au même titre qu'un écrivain ». Ne nous étonnons pas si un auteur comme Rybakov a décidé de vivre aux États-Unis à l'heure où sa société se libère de plus en plus. La nostalgie du passé soviétique qui étire le coeur de certains écrivains tient aux bons souvenirs d'une époque où leurs rôles étaient si bien définis.

Maintenant, dans les rues froides et sombres de Moscou, des bouquinistes exposent une gamme d'érotica, sauce occidentale. À Montréal, pendant le Festival des films du monde, le film russe *Une vie indépendante* jouait à guichets fermés ; à Moscou, le grand écran est plutôt monopolisé par *Neuf semaines et demie*. Quelle prochaine vague de littérature russe viendra rompre avec l'aspect documentaire de la littérature glasnost, pour redonner espoir aux éditeurs russes ?

Rekemchiuk et Pristavkine donnent des cours de création littéraire ; tous deux constatent que leurs étudiants rejettent les thèmes politiques. Mais, attention ! de la politique, ils en font, même en la reniant. Anatoli Pristavkine a reçu de l'un d'eux un texte étrange : une histoire d'amour franchement charnel entre un homme et un dauphin... se déroulant à la Maison blanche durant la confrontation entre l'Armée dirigée par les putschistes et les défenseurs de Eltsine. Apolitique ? Jamais ! Quand Pristavkine descend aux barricades qui protègent sym-

Manifeste du baron von Wrangel.
Cette affiche est une oeuvre de propagande satirique du populaire poète Demian Biednyï (1883-1945).

boliquement le Parlement... il trouve en très grand nombre ces mêmes étudiants qui clamaient leur apolitisme. Ils feront de la politique, mais à leur façon : ironique, méfiante, refusant tout leader, bouteille de vodka à la main, dans la plus pure tradition russe. Les jeunes en ont soupé des leaders ; place maintenant à l'individualisme.

Dans toute conversation moscovite, deux mots reviennent invariablement : *Bieli dom, bieli dom*. Le coup raté, la défense du Parlement, la chasse à la conspiration, la probabilité que cela se reproduise. Ces paroles sont une sorte d'incantation pour les écrivains d'aujourd'hui. Une manière de dire que tout est possible, que tout est chaos, mais qu'ils sont là pour veiller, qu'ils espèrent se montrer à la hauteur du prochain défi. Un oeil extérieur ne peut imaginer le degré de chaos social qui sévit dans le Moscou actuel. Chaque jour, les noms de rues changent : tel ou tel homme politique tombe en disgrâce, et la ville l'efface de son souvenir. Un grondement sous la fenêtre : char d'assaut ou camion à lait ? Un professeur me confie : « Je ne sais littéralement pas si j'aurai un emploi demain ».

Comment écrire dans de telles conditions ? « Nous sommes conscients de la gravité du moment historique », dit Anfinoguenov sans pouvoir en ajouter plus. Le roman de cette période, quand il paraîtra, ne pourra constituer une simple transcription de la vie au jour le jour, comme le firent autrefois Gygouline ou Rybakov. Est-il possible, en se plaçant à l'intérieur de l'histoire, de la raconter ?

Un ami moscovite, la veille de mon départ, me résume la situation, à la russe — c'est-à-dire, avec une farce qui permet de vivre. « C'est un moment historique fascinant », me dit-il. « Je souhaiterais seulement avoir le loisir de l'étudier, dans un siècle ».



DANY LAFERRIÈRE / «Je suis né riant»

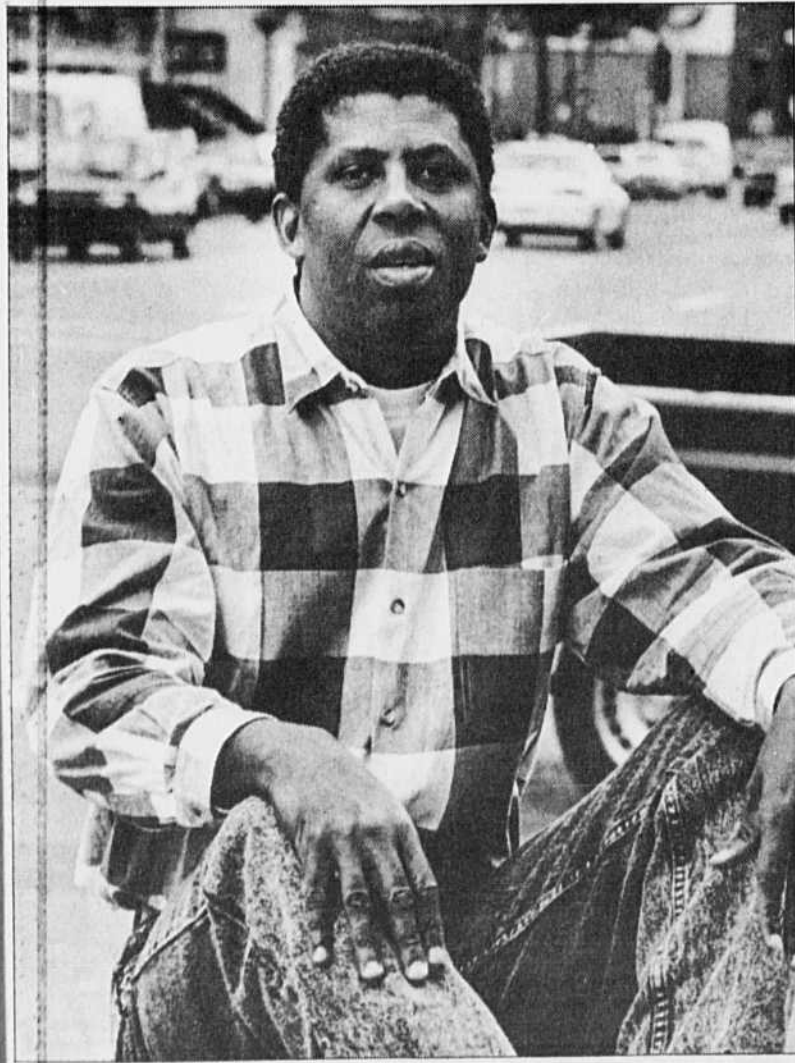


PHOTO JACQUES NADEAU

Dany Laferrière, un merveilleux peintre de femmes.

Odile Tremblay

À LA MI-OCTOBRE, Dany Laferrière a pris l'avion de Miami, où il vit depuis deux ans, pour aller faire un saut à Haïti. Le moment était triste et solennel. Il venait assister aux funérailles de Da, sa grand-mère. Vous vous rappelez peut-être, celle qui se bécotait sur sa galerie et enseignait la vie au petit garçon — Dany enfant — dans son précédent roman *L'odeur du café*. Ensuite, il s'est promené dans les rues de Petit-Goâve, puis de Port-au-Prince, observant ses anciens compatriotes, une foule occupée à vivre malgré tout, malgré sa misère, son passé de dictature, son analphabétisme, ses dirigeants qui se succèdent dans l'impuissance, ses macoutes recyclés. « dans sa désespérance et sa joie ». L'Haïti vivante et vibrante, telle qu'il aime la décrire dans ses livres, hors du cliché noir et misérabiliste qu'on lui accole habituellement. « Je suis né riant », me dit-il.

En plus de rire, Dany Laferrière parle beaucoup. Ce qui s'avère une excellente chose en entrevue. Il vient faire en novembre sa tournée de promotion au Québec pour rencontrer les journalistes, accompagnant *Le goût des jeunes filles*, roman qui vient de sortir chez vib. Il cause donc de lui, de ses personnages, entreprise forcément un peu répétitive. « On travaille dans le flou. C'est ça la littérature. Après, il faut préciser toute sa vie, c'est ça l'entrevue ». Mais Dany se prête tout de même à l'exercice de bon coeur. Il aime rencontrer les gens.

Le goût des jeunes filles est la

suite de *L'odeur du café*. Suite chronologique s'entend, avec un narrateur qui saute ici de l'enfance à l'adolescence, quoique ce roman soit bien moins autobiographique que le précédent. « Mais depuis quand une autobiographie se résume-t-elle aux faits ? », demande-t-il. Il faut y rajouter les fantasmes, les émotions, ce que nos amis ont vécu. À l'adolescence, la part de rêve est fondamentale. Retirez-la, la réalité vécue disparaît avec elle. »

Le goût des jeunes filles raconte, en rêve et en action, une fin de semaine dans la vie d'un adolescent de Port-au-Prince. Nous sommes en 71, en pleine dictature, à la veille de la mort de François Duvalier. Le narrateur fuit les Tontons Macoutes qu'il croit à sa poursuite et se réfugie dans un boxon voisin, entre de jeunes filles qui font commerce de leur corps. Récit de passage, roman initiatique, dont il sortira homme, comme on dit. Le jeune garçon écoute ce femmes qui parlent et se chamaillent, prend note de tout. Le roman est superbe d'ellipses, de non-dit, de souffrances cachées derrière la vulgarité de façade. « Je refuse de me laisser avoir par les apparences », déclare-t-il.

Dany Laferrière dédie *Le goût des jeunes filles* « aux hommes de sa lignée », dont il énumère les noms et les titres avant de préciser : « Pardonnez-moi de le dire ici : seules les femmes ont compté pour moi ». Quand on a été comme lui issu d'un pur matriarcat, élevé par une mère, une tante, une grand-mère, avec un père en exil n'existant qu'à travers les photographies qui tapissaient la maison, on déteste les femmes ou on

les adore à jamais. Lui, il a choisi de les aimer.

« Dans ma vision d'écrivain, les hommes sont absents, constate-t-il. Ils ne m'intéressent pas sans doute. Je suis le plus minable écrivain d'hommes. » À travers *Le goût des jeunes filles*, il brosse le portraits de femmes de tous âges, vivantes et explosives, alors que les hommes en arrière-décor s'évanouissent en figures falotes. Même les macoutes semblent faibles, sans puissance face à ces formidables (au sens rabelaisien du terme) profils féminins qu'il esquisse ici, comme dans tous ses livres, où les femmes sont reines. »

Ce roman-ci, il l'a conçu à la façon d'un film, (alors que *L'odeur du café* était construit comme un album de photos), sans longues descriptions mais peuplé de dialogues, habité par le mouvement de ses héroïnes qu'il voit et qu'on voit bouger à sa suite. Tandis que le narrateur lui, demeure immobile, les yeux, les oreilles en éveil. « On me croit toujours en marche, alors que je suis un être d'immobilité, confie Dany. On me croit provoquant alors que je suis pudique. »

Dany Laferrière, qui se déclare allergique aux idéologies politiques et sexuelles, s'est toujours refusé à écrire des romans engagés, parce que « rien n'est plus facile à composer qu'un discours ». Cela dit, il signe ici son récit le plus politique, par l'époque et le décor ; la montée du Duvaliérisme, avec les Macoutes en arrière-scène, et une terreur larvée qui devient mode de vie. Dans sa trajectoire littéraire, depuis le célèbre *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, il s'est rappro-

ché de plus en plus de la litote. Avec *L'odeur du café*, sa prose est devenue vraiment personnelle, intime, épurée, désormais minimaliste. De Simenon, il a retenu une leçon : ne pas écrire — la pluie perlait sur la vitre de notre voiture, mais — il pleut. »

Un beau jour de 1978, Dany Laferrière, intello, sans le sou, a quitté Haïti pour Montréal. Un beau jour de 90, il a quitté ensuite le Québec, après être devenu ici entre temps une sorte de vedette, non seulement grâce à sa production d'écrivain, mais par sa participation télévisée à *La Bande des six* à Miami, personne ne le connaît, ce qui ne le dérange pas. Mais là bas, il fait chaud, Haïti n'est pas loin, et tout le monde se fout qu'il déteste ou non Miami, ce qui lui confère une tranquillité d'esprit. À Montréal, il en avait assez d'entendre parler de la question nationale. « Le Québec questionné, comme Haïti. Je comprend, je compatissais avec tous ces problèmes sérieux qui réclament l'engagement. On ne peut pas empêcher de crier quelqu'un qui souffre, mais on peut toujours s'éloigner. » Alors, il est parti.

Haïtien d'origine, domicilié américain soit, mais Dany Laferrière demeure en quelque sorte un écrivain québécois. Parce qu'il publie chez vib, parce que ses livres ont un mauvais réseau de distribution en Haïti, et que même si *Comment faire l'amour...* a été traduit et vendu partout à travers le monde, même si *L'odeur du café* lui valut le prix des Caraïbes, le gros de ses lecteurs est au Québec. Il revient souvent. Il reviendra sans doute toujours.

Une citadelle de sable

Alain Gerber



L'auteur du "Verger du diable" (prix Interallié 1990) au sommet de son art.

Alain Gerber sera au Salon du livre de Montréal les vendredi et samedi de 20 à 21 heures.

Mais qui va donc consoler Mingo?

Paul Bussières



PRIX MOLSON

Paul Bussières sera au Salon du livre de Montréal les vendredi et samedi de 19 à 20 heures.



ROBERT LAFFONT

L le plaisir des Livres

Prose funèbre



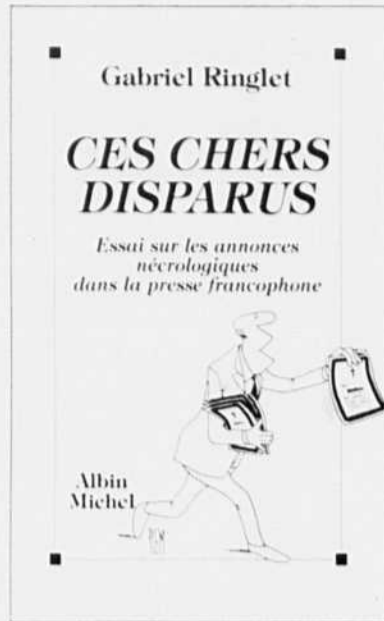
Odile Tremblay
Entre les lignes.

« DANS la nécrologie, on mutilé les personnes en les réduisant à quelques mots qui ne disent pas leur mystère », estimait l'écrivain belge Pierre Mertens. Une trace d'encre sur du papier, rien ne rapetisse plus une existence humaine que les vingt lignes du faire-part funèbre, avivant la société que l'époux de, le père de est passé comme on dit, de vie à trépas. Une photo, pas de photo, parfois un court éloge, avant la pelletée de terre. « Vanitas Vanitatis ».

Et pourtant, quelle large audience ! Quand on y pense, l'avis de décès est parmi les chroniques les plus lues des journaux, épluché par tout le monde, ne serait-ce qu'en vertu des devoirs d'affliction sociale commandant que l'on sache qui, parmi nos connaissances, a quitté ce bas monde, pour, à défaut de pleurer, compatir à la peine des autres.

En général siège du conventionnalisme le plus rigide, mais à l'occasion surprenant d'audace, tel est le faire-part mortuaire que les vrais amateurs de nécrophilie (il y en a) dégustent en connaisseurs et au quotidien. Ils vous diront que la chronique des décès compose un passionnant portrait de société, et un vrai courrier du cœur où se lit le chagrin, le dépit, la vengeance, l'amour, le désespoir et bien sûr, l'humour le plus noir.

« Qui a prétendu que la nécrologie était une chose triste, ennuyeuse, mortelle... qu'il ne s'y passait rien, ou si peu, et que seuls la lisaient ceux



Gabriel Ringlet
CES CHERS DISPARUS
Essai sur les annonces nécrologiques dans la presse francophone

qui allaient bientôt s'y retrouver ? » demande Gabriel Ringlet, auteur d'un surprenant et vaguement cynique ouvrage intitulé *Ces chers disparus*.

Seul un prêtre pouvait oser toucher au tabou, car tabou il y a, du faire-part, digne et tragique document entre tous, droit et noir comme un croque-mort. Gabriel Ringlet a été ordonné il y a vingt ans. Ancien curé de paroisse, aujourd'hui professeur d'ethnologie de la presse à l'Université de Louvain, il nous livre le fruit d'une longue enquête au pays du morbide. Pour ce travail de bénédictin, le chercheur a parcouru sur plusieurs années plus de 20 000 faire-part, remerciements et souvenirs mortuaires à travers toute la presse francophone, de France, de Belgique, de Suisse et du Québec. « Car on ne meurt pas dans *Le Monde* comme

dans *Le Figaro*, *Le Soir*, *La Suisse* ou *Le Soleil* », précise-t-il.

Des faire-part, il y en a de toutes sortes : le faire-part discours, le faire-part feuilleton, le faire-part poème. Au choix. Sans parler des faire-part anathèmes du type « Que ceux qui l'ont tant fait souffrir soient confondus ». Ou « Décédé suite à l'inacceptable carence du Centre médical d'Avoriaz ». Les avis de décès pointent parfois des coupables plus lointains, le tabac, de mystérieuses « circonstances économiques » ou le Sida, peste moderne désormais nommée. C'est la mort-miroir, la mort fait de société que ces chroniques nécrologiques traduisent.

Toute la symbolique de la mort devait évoluer au fil du siècle, avec son cortège de métaphores. En 1935, le « sommeil » et la « disparition » l'emportent alors qu'au fil des ans le « voyage » occupe une place de plus en plus importante, « un peu comme si la nécrologie s'adaptait à la civilisation des loisirs... », note Ringlet. Une chose est certaine, en cette veille de XXI^e siècle, la monarchie n'a pas encore cédé le terrain à la république. Les défunts habitent toujours un royaume, où règnent les anges et les saints, sur fond de religion qui « face au mystère de la mort » accompagne les moins croyants. On meurt dans l'encens et les cierges, aujourd'hui comme hier.

Ces chers disparus est un petit voyage à travers la terminologie de la mort, avec ou sans liturgie, avec ou sans maxime, avec ou sans litanie, sur les modes que Ringlet définit « crus » ou « cuits », secs ou humides de larmes, collés ou non aux stéréotypes en usage, car parfois la nécrologie brise ses amarres. Surtout à l'heure du souvenir mortuaire, du rappel anniversaire, quand les sen-

timents se font plus personnels, plus pathétiques, « Un an déjà. Est-ce possible ? »

La nécro des champs est plus intime, moins compassée que la nécro des villes. Mais surtout, chaque pays a ses usages, ses pompes ou ses pudeurs funéraires. Dans la presse française, la mort est codifiée, ritualisée, plus sobrement dans les pages du *Monde*, avec ostentation dans *Le Figaro*. En Belgique, on l'explique, au Québec, on la raconte, avec force panégyriques souvent. Mais encore là, tout dépend du journal.

« Mourir dans *Le Devoir*, c'est mourir sobrement, dignement, explique Ringlet et... seul, puisque le quotidien publie en moyenne un avis par numéro. Au *Soleil*, on meurt religieusement, à *La Presse*, on y rajoute des sentiments. Question de styles.

Mais partout dans le monde, les genres ont tendance à se diversifier. À quand le véritable éclatement de la nécrologie ? Une des voies de l'avenir réside peut-être dans le détournement de faire-part, si on en juge à l'avis de décès que faisait publier au *Devoir* la semaine dernière, le Syndicat des journalistes du *Soleil*, en grève, comme on sait. « Le 22 octobre 1992, sont décédés au quotidien *Le Soleil*, à la suite d'une longue maladie, la liberté d'expression et le droit à une information professionnelle. (...) Cette disparition laisse dans le deuil, outre les quelque 300 000 lecteurs du *Soleil*, 101 journalistes professionnels et plus de 375 artisans. La dépouille mortelle ne sera pas exposée. (...) Prière de ne pas faire parvenir de fleurs à l'éditeur de ce qui reste du *Soleil*. »

☆☆☆
Chers disparus, Gabriel Ringlet, Paris, Albin Michel, 412 p.

LA VITRINE DU LIVRE

DICTIONNAIRE DES FEMMES CÉLÈBRES

Lucienne Mazenod et Ghislaine Schoeller Robert Laffont, coll. Bouquin, 940 p.

L'ouvrage se présente comme une sorte de *Who's who* féminin, sans limites chronologiques, géographiques ou professionnelles, à contre-courant des ouvrages misogynes, condescendants ou idolâtres déjà parus. En principe, toutes y passent, dans tous les domaines d'activités : art, religion, politique, science et philosophie, mais aussi sport, guerre (les espionnes !) et cinéma. On connaît les plus célèbres parmi les célèbres : Cléopâtre VI, Jeanne d'Arc, Sainte Thérèse d'Avila, les Elisabeth I et II, Mme de Pompadour, Sarah Bernhardt, Rosa Luxembourg, Marie Curie, Coco Chanel et Greta Garbo. Mais le dico a parfois le vedettariat facile, surtout pour les contemporaines, et la géographie restrictive (où sont les Québécoises et les Canadiennes ?). Tout de même, l'ouvrage a le mérite de nous rafraîchir la mémoire. Qui se souvient d'Adélaïde, qui au Xe siècle, régnait sur la Provence et la Bourgogne avant d'être couronnée première impératrice du Saint Empire romain germanique ? De la sainte romaine Pétronille, de la peintre entomologiste allemande du XVII^e siècle Maria Sybilla Merian ?



démographie historique, Lorraine Gaboury trace un premier portrait de famille complet de la noblesse de Nouvelle-France, qui a bel et bien existé, et même prospéré, avant de disparaître à la fin du XVIII^e siècle, après la Conquête. Actuellement employée des Archives Nationales du Canada, l'auteure a fouillé les données fournies par les registres paroissiaux, les répertoires généalogiques et diverses correspondances. Elle met en relief les habitudes de vie et la dynamique particulière de cette petite société de privilégiés, assez proche du reste des colons, mais tout de même rattachée à la noblesse européenne, par exemple par sa façon de concevoir le mariage.

CLASSIQUES MODERNES

P.D. JAMES

LES ENQUÊTES D'ADAM DALGLIESH 2



LES ENQUÊTES D'ADAM DALGLIESH 2
P.D. James
Le livre de Poche, coll. La Pochothèque/1119 pages

Le deuxième volume des œuvres violentes et macabres de la plus grande écrivaine de romans policiers vivante. On retrouve son détective de prédilection, Adam Dalgliesh, commandant à Scotland Yard, poète intelligent et méconnu, qui dénoue les énigmes patiemment, en se fondant sur de simples déductions logiques. P.D. James est une espèce de Simenon en jupons, qui a su renouveler le genre policier britannique en donnant à ses personnages une forte épaisseur psychologique. Le recueil comprend *Un certain goût pour la mort*, paru en 1986, peut-être le plus célèbre ouvrage de cette romancière amère et sarcastique.

LA NOBLESSE DE NOUVELLE-FRANCE
Lorraine Gaboury
Hurtubise HMH/212 pages
En utilisant la méthode de la

LES VOIX DU SACRÉ

Les plus beaux textes des religions disparues

présentés par Gérard Chaliand



LES VOIX DU SACRÉ

Gérard Chaliand
Robert Laffont/192 pages

Un florilège des plus beaux hymnes, prières et récits mythiques des religions polythéistes aujourd'hui disparues. Des textes sumériens, babyloniens, assyriens, égyptiens, grecs, scandinaves, mayas et aztèques, puisés dans quatre millénaires de l'histoire humaine, qui nous rappellent une prière à Amón, le salut au Nil, l'ode à Zeus, la fin du monde selon les Nordiques, les Annales de Cuauhtlan sur les cinq soleils de la création... Le géographe Gérard Chaliand présente ces voix du sacré, consignées par l'écriture, qui n'ont été pour une bonne part, retrouvées et déchiffrées que récemment. Il les replace dans la vision du monde des sociétés qui les ont conçues en s'aidant d'une centaine de photos en couleurs.

LA VIE LITTÉRAIRE

Stéphane Baillargeon

LA MAISON d'édition parisienne Quai Voltaire a officiellement offert ses excuses au magazine québécois Châtelaine pour avoir publié un ouvrage dont l'introduction reprenait mot pour mot un article de sa journaliste Monique Roy, paru en avril 1990.

LE DEVOIR rapportait les faits il y a deux semaines. Micheline

Lachance, rédactrice en chef de Châtelaine, avait découvert le plagiat en feuilletant le livre *Répliques*, consacré à l'écrivaine Française Sagan.

Mme Lachance a écrit à Marc Maumon du Quai Voltaire le 15 octobre dernier pour réclamer des explications et elles n'ont pas tardé à venir : le 22 octobre, Jean-Paul Iommi-Amunatégui, a répondu ce qui suit au nom de la maison

d'édition : « Marc Maumon ne faisant plus partie de notre société, c'est avec surprise et indignation que j'apprends aujourd'hui ce plagiat inacceptable. Aussi ne puis-je que partager votre colère et approuver votre démarche. La personne qui a rédigé la note introductive est un collaborateur extérieur avec qui, dès réception de votre lettre, nous avons cessé toute relation (*l'original* de la note fut écrit à la main, par notre collaborateur ! Il était donc facile d'abuser de notre bonne foi) ».

La lettre se termine sur la garantie que « la note disparaîtra lors du retraitage probable ». Monsieur Iommi-Amunatégui offre aussi de « payer l'article de Monique Roy, comme le veut l'usage » et présente finalement « ses excuses les plus sincères ».

Quelques musts du Salon du livre

VOICI quelques suggestions d'activités à ne pas manquer au Salon du livre de Montréal. Aujourd'hui samedi le 14, à 13h45, François Nourissier fait ses *Confidences d'écrivain* à Gilles Archambault, sur la Place Alice-Parizeau. Demain à midi, sur la Grande Place Alcan/Hydro-Québec, Chantal Jolis anime une table ronde ayant pour thème *Le français en Amérique du Nord*. Au même endroit à 16h00, on remet le Prix du Grand Public. Lundi le 16 novembre, à 14h00, c'est au tour de Daniel N'Do Otsama, griot africain, d'animer cette même Grande Place. Mardi, jour de clôture du Salon, à midi, Denise Bombardier s'interroge sur

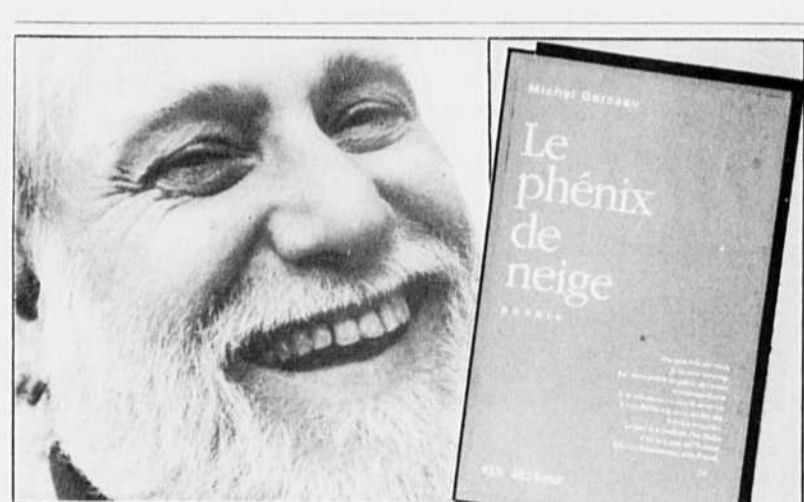
« L'apport des autres cultures dans la littérature québécoise », pendant que Gilles Archambault reçoit les confidences de Jasmine Dubé.

Brunch littéraire

AVALER un oeuf ou un croissant en écoutant Michel Tremblay, Yves Beauchemin, Claude Beausoleil, et Marcel Dubé lire des extraits de leurs œuvres ? Siroter un café entre Endre Farkas, Louis Hamelin et Francine Noël ? Tout cela sera possible demain le dimanche 15 novembre, à 11h00, au Salon du livre de Montréal, à l'occasion du brunch annuel de l'Union des écrivains et des écrivains québécois (Ueq). L'événement est animé par Gaston L'Heureux et a pour thème la petite bibliothèque du parfait Montréalais, une bibliothèque idéale d'une trentaine d'ouvrages composée cet été à la suite d'un concours, dans le cadre des Célébrations du 350^e anniversaire de Montréal. Deux séries de livres de cette collection seront tirées au sort. Le coût du billet est de 18 \$ et le nombre de places est limité. On ne peut pas réserver : premiers arrivés, premiers servis...

Coulon au Salon

LE RESPONSABLE de l'information internationale du DEVOIR, Jocelyn Coulon, sera au Salon le 15 novembre, de midi à 14 h. Il occupera les stands E9 et E10 des Éditions du Méridien et il profitera de l'occasion pour dédicacer son dernier livre, *La dernière croisade. La guerre du Golfe et le rôle caché du Canada*.



Michel Garneau

Le phénix de neige

Après *Les petits chevaux amoureux*, un nouveau recueil de poésie d'un de nos plus grands poètes.



vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Un face à face littéraire!
Micheline La France

Vol de vie

« Parmi les douze nouvelles de *Vol de vie*, aucune n'est décevante, rare phénomène. »
Pierre Salducci, *Le Devoir*

l'Hexagone
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957

CHRONIQUES DU MÉTRO
Louise Champagne
CHRONIQUES DU MÉTRO (nouvelles) 134 p., 14,95 \$

BELLE-MOUE
Huguette O'Neil
BELLE-MOUE (récit) 95 p., 14,95 \$
PRIX GASTON-GOUIN 1992

LES 101 BLUES DU QUÉBEC
Gérald Côté
LES 101 BLUES DU QUÉBEC (1965 - 1985) 237 p., 19,95 \$ (essai)

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du Livre de Montréal - Stand # 934

À vous de jouer.

PARTICIPATION

Deux essais de Claire Lejeune pour une philosophie du féminisme

L'atelier
Préface de France Théoret
Coll. TYPO, 104 pages 12,95 \$

Le livre de la soeur
Coll. Essais, 146 pages 19,95 \$

« Ce que j'aime dans la pensée de Claire Lejeune, c'est cette philosophie de la création que ses livres élaborent tranquillement. »
Philippe Haeck,
Courrier international d'études poétiques

l'Hexagone
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

JUDITH JASMIN

Une femme de parole

Paule des Rivières

IL Y A dans la vie des personnes qui marquent. Judith Jasmin fut de celles-là. Lorsqu'elle entrait dans une pièce, le ton de la conversation changeait. Pour une génération de femmes qui étouffaient sous leurs corsés trop serrés mais aussi pour tout un pan de la société québécoise qui cherchait à s'ouvrir au monde, elle a été un modèle.

Elle fut un phare pour Colette Beauchamp, qui vient de publier au Boréal sa biographie, *Judith Jasmin de feu et de flamme*. Voilà un ouvrage qui manquait et qui retrace non seulement l'histoire de Judith Jasmin mais à travers elle celle d'une époque-clé pour le Québec, intense et turbulente. Les années 40, 50, 60, 70...

Jamais tout à fait intégrée, Judith Jasmin développe très tôt son sens de l'observation. Elle regarde, toujours un peu à l'écart. À l'étranger dans les cercles tracés d'avance, la jeune fille est ivre de bonheur lorsque ses parents l'envoient en France pour suivre ses études. Elle ne peut oublier son enfance en France, qu'elle doit à des parents qui ne craignent pas l'aventure. La future journaliste est née, semble-t-il, avec un appétit insatiable de connaissances et d'expériences.

Sa première inspiration ? Son père, notaire, journaliste et socialiste, qu'une amputation du bras avait éloigné des travaux agricoles dans sa jeunesse.

Au retour de France, au tournant des années 30, le père de Judith exprime haut et fort son admiration pour Jaurès. Il prône l'école laïque à une époque où la griffe des religieux est féroce. Il est en avance sur son temps, sa fille le sera aussi. Elle débute sa vie professionnelle comme comédienne à Radio-Canada, non sans avoir connu la misère — la récession a frappé durement les Jasmin — et le désespoir.

Elle passera ensuite au journalisme et sera la première femme à faire de la politique internationale à la télévision. Judith ne craint pas de se mouiller et s'engage dans les causes qui lui paraissent justes. En 1964, elle se fait mettre en prison, à New York, pour avoir défendu les Noirs. Plus tard, elle n'hésitera pas à héberger des felquistes en fuite.

Judith Jasmin est une intellectuelle engagée, une femme d'action, qui aura beaucoup de problèmes avec la direction de Radio-Canada, laquelle se montre très sensible aux plaintes, qu'elles émanent de la Chambre des Communes ou de Washington. De retour d'un reportage à Cuba, en 1960, un an après la prise du pouvoir par Castro, la journaliste termine son reportage en faisant état de la lutte que se livrent Washington et Moscou au dessus du ciel cubain. En guise de chute, elle dit : « S'ils les laissent vivre, tout simplement ? » La direction de Radio-Canada, qui a reçu des réprimandes, l'accuse d'être une sympathisante communiste et la blâme sévèrement. Les incidents de ce genre bordent la route professionnelle de la journaliste.

« Je l'ai écoutée à la radio, quand j'avais 17 ans. Puis, lorsque je l'ai vue à la télévision, j'ai découvert qu'on pouvait pénétrer dans l'univers des hommes pour expliquer le monde avec rigueur et sensibilité », raconte Colette Beauchamp, qui a consacré les 30 derniers mois de sa vie à faire connaître Judith Jasmin, décédée il y a 20 ans cette semaine. « J'ai vécu dans l'intimité de Judith Jasmin comme jamais je ne vivrai avec quelqu'un de vivant. Car ne gardons-nous pas toujours une part de nous secrète à ceux qui nous entourent ? »

Colette Beauchamp, journaliste et écrivain, auteur de *Le silence des médias* et *Défense de la liberté*, nous fait découvrir une femme ambitieuse, extrêmement déterminée, qui a la passion du journaliste mais aussi de l'amour. Elle connut quelques grandes amours, dont René Lévesque, avec qui elle fonda le service des émissions d'Affaires publiques à Radio-Canada.

« Elle ne pouvait aimer que quelqu'un d'exceptionnel », dit Mme Beauchamp.

Judith Jasmin n'est pas faite pour le bonheur tranquille et elle souffrira beaucoup. René Lévesque, avec qui elle aura une liaison de trois ans, lui brisera le cœur. Plus tard, elle



Judith Jasmin, journaliste-phare d'une époque-clé.

tombe en amour avec un Haïtien, connaît une période de grand bonheur mais aussi de nombreuses angoisses. « Pour une femme qui affiche tant de maturité dans les autres domaines de la vie, elle se montre d'une insécurité sentimentale totale, se comporte gauchement, en fait trop », écrit Colette Beauchamp.

Mais dans l'action, son jugement, qui repose sur des convictions sociales inébranlables, est solide. Pigiste pour Radio-Canada, à Paris, en apprenant que les réalisateurs viennent de déclencher la grève, elle ne fait ni un ni deux et cesse sur le champ de travailler pour la Société d'État.

Mme Jasmin était, dans son métier, entourée d'hommes. Les femmes en journalisme étaient l'exception. Si cela lui valut des embêtements et injustices, elle en parla peu à ses amis, Françoise Loranger, Gabrielle Roy, Mia Riddez, Solange Chabut-Rolland, Suzanne Mercure, Pierre Nadeau. Ce dernier dit : « C'était la première femme à faire de l'information politique à Radio-Canada. Nous qui entrons au service des annonceurs au début des années soixante, nous avions le réflexe machiste de dire 'Qu'est-ce qu'elle fait là ? Elle devrait faire des émissions féminines à la radio' ».

Colette Beauchamp a eu la chance d'avoir accès au journal intime que Judith a écrit entre sa onzième et sa vingt-troisième année. Et elle a également mis la main sur la correspondance entre Judith et sa famille, au cours des études de Judith à Paris. « J'ai été chanceuse, je suis tombée sur une famille d'écrivains ».

« Je suppose qu'il n'y a pas une manière d'écrire une biographie mais autant de manières que de livres car tout dépend des sources dont vous disposez. Moi j'ai eu accès à des sources écrites directes et j'ai aussi pu rencontrer sa soeur, Claude. J'ai fait 80 entrevues avec des gens qui l'ont connue ».

Mme Beauchamp a du mal à comprendre les gens qui écrivent des biographies sur des personnes encore vivantes. Il y manque non seulement le recul, mais la liberté d'écrire sur des gens qui risqueraient d'être blessés. Une biographie, ce n'est pas un éloge, ni un monument, rappelle-t-elle.

Ceci dit, Mme Beauchamp ne fait aucun mystère de son admiration pour son sujet. Mais sans complaisance.

Judith Jasmin de feu et de flamme Colette Beauchamp Boréal, 425 pages



Dany Laferrière

Le goût des jeunes filles

Un roman terrible sur Port-au-Prince et l'adolescence.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



Un enfant de Duplessis dans la tourmente

Marcel Godin Le chemin de la lune

« Voici l'écrivain revenu à ses sources, à son inspiration, à son écriture naturelle. (...) Son livre, qui propose un voyage dans l'imaginaire et le réel tout à la fois, est de ceux dont on tire le plus grand plaisir. (...) Il suffit de savoir qu'il apporte à notre littérature (...) une bouffée de nouveauté. »

Réginald Martel, La Presse.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



Le sourire d'Haïti

LE GOÛT DES JEUNES FILLES

Dany Laferrière
Roman, Montréal,
VLB éditeur, 1992, 207 pages.

Jacques Allard

EN 1991, quelques mois après avoir publié « un petit livre à propos de son enfance », un écrivain haïtien de 39 ans passe chez ses tantes de Little Haiti (Miami) pour prendre un paquet expédié de Port-au-Prince par sa mère. Elle lui envoie le vieux exemplaire d'un recueil du poète Magloire Saint-Aude, l'ouvrage préféré de son adolescence, tout en lui signalant que Miki, la jeune amie qui habitait en face de chez lui à cette époque, est maintenant une commerçante de Floride. C'est à nouveau de la quotidienneté que naît ainsi une autre des histoires singulières que Dany Laferrière nous propose (toutes chez VLB) depuis son fameux *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985), suivi d'*Éros* (1987) et, l'année passée, de *L'Odeur du café*. Toutes histoires où le réalisme langagier s'enveloppe de ce sourire de la désespérance que l'on appelle de l'humour. Un sourire

d'Haïti qui n'a rien à voir avec celui de l'ange de Reims.

Voici donc que, du fond de la baie de l'hôtel floridien où, pour lire son courrier, Dany le narrateur s'est mis à tremper, surgit le cinéroman d'un week-end de sa jeunesse dans la capitale haïtienne, film intime monté par le souvenir de son affranchissement. Il avait 19 ans en cette année 1971, celle de la mort du dictateur Duvalier et de son poète anarcho-surréaliste Saint-Aude. « Les années soixante venaient à peine de commencer en Haïti. Avec dix ans de retard. Comme toujours. » Et, petit garçon « à » sa maman (le père est absent), puceau bon élève, il devait tout à coup faire connaissance avec la vraie vie de Port-au-Prince, là où pour les hommes « en avoir ou pas » concerts de cris et de larmes disent la féroce d'une guerre de séduction, vient ce cauchemar de Dany qui se voit à la prison de Fort-Dimanche, là où avec la marée montent les crabes qui viennent manger de l'homme, là où Gégé croque le pénis de son tortionnaire Frank, avant d'être abattu.

À ces images d'horreur succèdent celles de l'univers familial que Dany se rappelle au réveil en voyant, de

chez Miki, sa mère ranger la chambre désertée. Reviennent à Dany les échanges de cet autre milieu de femmes (mère et tantes), d'un autre âge et d'un autre univers, cachant comme elles le peuvent les ignominies de l'autre monde auquel participe le père en-allé et peut-être le fils à son tour perdu. Mais il ne sera perdu que le temps des jeux amoureux de l'autre école des femmes où il est passé. Perdu dans l'extase de sa « première fois » alors que Marie-Michelle décide de prendre son plaisir. Il reviendra toujours à sa mère, ne serait-ce que par le souvenir.

C'est avec ces scènes finales qu'on se dit que Laferrière ne fait pas de « petit livre » et que loin d'être le clown médiatique qu'il a paru être, Laferrière est avant tout écrivain. Son roman aurait pu aller encore plus loin ? Se faire plus dense ? Se faire moins court, moins léger ? L'humour ne souffre ni longueur ni langueur. Le sourire, plus que le désespoir, a ses limites. Moins cru ? Dans l'évocation du pays pelé, l'ellipse cinématographique est nécessaire qui limite l'indiscrète mais non la parole furieuse du réel haïtien.

Le goût des jeunes filles est un des meilleurs romans de l'année.

Histoire d'un récit impossible

L'HOMME DE MON LIT

Michel Butler, Montréal,
Éditions VLB, 1992, 61 pages

Pierre Salducci

AVEC *L'Homme de mon lit*, Michel Butler livre un récit dérangeant, par les faits qu'il relate tout d'abord, mais surtout par cette sorte de simplicité naïve qui préside au déroulement de l'histoire. L'intrigue ici se résume quasiment au fait divers. Marc, un homosexuel d'une trentaine d'années, ne supporte pas la solitude.

Lorsqu'il rencontre Pierre, un peu plus jeune que lui, il en tombe éperdument amoureux et s'imagina avoir trouvé l'amour éternel. Mais, tous les coups de cœur ne débouchent pas forcément sur des liaisons passionnées et durables, et cela Marc semble l'ignorer. Dès que Pierre va commencer à s'éloigner de lui, il en éprouvera un ressentiment si fort qu'il planifiera sa mise à mort, de la

même façon qu'il avait orchestré celle de son père, 15 ans plus tôt, parce que celui-ci martyrisait sa mère. Présenté comme un rituel sacré donnant lieu à une véritable mise en scène, le meurtre est le recours systématique de Marc face à ses problèmes avec les hommes.

On l'aura compris : *L'Homme de mon lit* n'a rien du conte de fée. L'aspect le plus inquiétant de l'histoire réside davantage dans la psychologie qui préside au déroulement des actes que dans les actes eux-mêmes. Ce Marc déconcertant a une façon un peu radicale de ramener les individus dans le droit chemin. Tu frappes ma maman, je te tue. Tu me quittes, je te tue. D'autant plus simpliste que Michel Butler maintient son personnage dans une espèce d'innocence mentale, ne lui accordant aucune profondeur ni complexité psychologique.

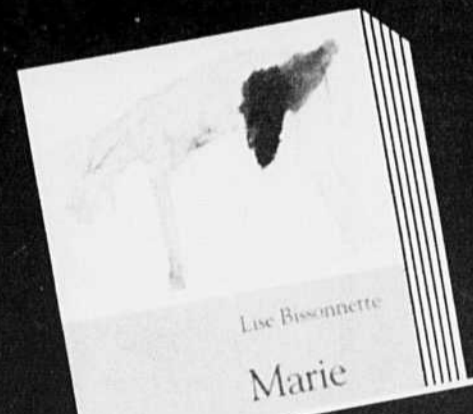
On peut se demander si Michel Butler n'a pas voulu écrire une sorte de conte sublimé sur l'homosexualité,

en pensant à l'univers tragique de Jean Genet de Cocteau, ou de René-Daniel Dubois. Ce serait la seule justification de ce texte. Pourtant, le but de l'écrivain n'est pas si clair. D'une part, le narrateur ne veut pas produire un récit homosexuel, et assure que son orientation sexuelle n'a rien à voir avec son histoire (on en doute). D'autre part, l'écriture au JE renforce en permanence la thèse d'un texte pseudo-réaliste, conçu à partir de confessions.

Paradoxalement, ces confessions ne viendront pas. Le narrateur a beau écrire : « Je dois d'abord tout dire, conter tout ce que j'ai été, ce que je suis et ce que je ne serai jamais », ou encore « Il me faut aller jusqu'au bout », ces déclarations vont rester au stade des bonnes intentions et Marc, finalement, ne « crachera pas le morceau ». Même s'il déclare par la suite : « Voilà. C'est écrit. Enfin », il ne va jamais aussi loin que ce qu'il annonce.

Lise Bissonnette Marie suivait l'été

ROMAN



Finaliste pour le Prix du Gouverneur général



Un récit qui mènera l'innocence jusqu'à ses dernières frontières.

128 pages ♦ 15,75\$

«Autant le dire d'entrée de jeu, ce premier roman de la directrice du Devoir contentera tous les vrais amateurs.»

Jacques Allard, Le Devoir

«Avec Marie suivait l'été, Mme Lise Bissonnette nous donne plus qu'un livre; elle nous donne une œuvre, c'est-à-dire la rencontre heureuse d'un style et d'un propos.» Réginald Martel, La Presse

«Le premier roman de cette journaliste qui jongle depuis vingt ans avec les idées porte les marques distinctives d'une œuvre achevée... Ce livre-là fera son chemin dans l'imaginaire... Il s'offrira aux Fêtes et aux anniversaires. Il gagnera des cœurs et des prix, c'est certain.»

Marie-Claude Fortin, Voir

Séances de signatures stand Boréal #123

les samedi 14 novembre et dimanche 15 novembre, de 13 à 15 heures

au rendez-vous de la littérature

Boréal



librairie
HERMÈS

ses libraires
ses rencontres
ses heures

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

DEUX ENTREVUES AVEC DES INVITÉS « TRÈS SPÉCIAUX » DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ALAIN REY

À chaque mot, son histoire

Marie Laurier

ALAIN REY, c'est bien connu, aime tous les mots de la langue française avec lesquels il jongle depuis longtemps comme auteur des dictionnaires Robert de toutes tailles, le grand, le petit et le micro. Il avoue toutefois sa prédilection pour la série du vocabulaire *lumière*: lucidité, clarté, reflet, éclair, lumineux. Des locutions qui viennent du latin et qui expriment l'intelligence et la visibilité des choses, comme il s'emploie à le faire dans son travail de lexicographe depuis de nombreuses années.

Ainsi pour ce passionné de la langue française qui se définit lui-même comme « un forçat inoffensif », chaque mot a son histoire qu'il décore de façon *éclairante* dans le tout récent *Dictionnaire historique de la langue française* qu'il viendra présenter au Salon du livre de Montréal. Avec cette oeuvre unique en son genre contenant 2400 pages et 40 000 articles, il plonge dans les méandres de mille ans du cheminement d'un verbe en constante évolution.

Et à peine sorti des presses à Paris ces jours derniers, cet ouvrage qui n'a aucun équivalent ailleurs dans le monde, a conquis et séduit de très nombreux lecteurs et critiques, faisant déjà l'envie des Japonais, des Anglais et des Marocains, bref tous ceux qui s'intéressent de près et de loin à la recherche étymologique de la langue française.

Alain Rey est tout prêt à croire qu'il en sera de même au Québec où il vient régulièrement affirmer son admiration et son appui à notre politique de sauvegarde et de protection de la langue française.

« J'ai été particulièrement touché par l'accueil réservé à ce dernier-né des dictionnaires Robert, avoue Alain Rey depuis Paris où Le DEVOIR l'a rejoint par téléphone. Il s'agit d'un ouvrage très important dont je collige la documentation depuis vingt ans, avec l'aide de mes quatre principaux collaborateurs. Je crois modestement qu'aucune autre langue ne possède un dictionnaire de ce type qui amalgame l'origine des mots, leurs mésaventures, leur des-

tin. »
Ainsi Alain Rey et son équipe ont-ils étudié le mot à mot de la langue française, c'est le cas de le dire, de façon à faire ressortir en chacun ses diverses influences, ses transformations, ses ajouts et ses emprunts depuis dix siècles, et même avant Jésus-Christ puisque la recherche étymologique remonte depuis le sanscrit jusqu'aux sources communes européennes — anglaises, germaniques et des pays du bassin méditerranéen — et euro-indiennes, sans oublier évidemment le gaulois, le grec et le latin.

S'appuyant sur la prémisse que la vitalité d'une langue repose sur ses transformations, ses influences, ses ajouts, ses emprunts, ses enrichissements locutifs, et très certainement sur son rayonnement politique, littéraire, culturel et social, Alain Rey se croit justifié de proclamer la pérennité de la langue française depuis dix siècles : « Une langue se distingue du dialecte quand elle est en mesure d'exprimer des sentiments et d'avoir un objectif esthétique, ce qui est certainement le cas du français qui est partagé dans plusieurs communautés du monde, notamment en France, en Belgique, en Suisse et au Québec. »

Redevenant historien, Alain Rey explique que le grand moment de la langue française a connu son apogée au XIII^e siècle, avec Ronsard, Rabelais et Montaigne et que sous le règne de Louis XIV elle s'est normalisée et enrichie d'une littérature et d'une poésie de qualité remarquable, un mouvement qui fut suivi de la prolifération du vocabulaire durant la Révolution, de la nouvelle pédagogie édictée par Jules Ferry sous la III^e République. Le siècle des Lumières allait évidemment apporter un contingent d'écrivains dédiés à l'amélioration et à l'enrichissement du verbe écrit et parlé.

Ainsi, explique Alain Rey, chaque mot qui résiste au temps devient une synthèse de sa propre évolution. Il faut se souvenir que jusqu'au 14^e siècle, on parlait français en Angleterre, ce qui explique amplement les nombreux emprunts étymologiques

que l'on trouve dans les langues, de part et d'autre. « Plus près de nous, à compter des 16^e et 17^e siècles — pensons au voyage de Jacques Cartier — le français s'est découvert une nouvelle vocation en arrivant en Amérique du nord. Et quand une nation s'organise, c'est une identité culturelle qui se forge comme ce fut le cas dans le Bas-Canada au 18^e siècle. »

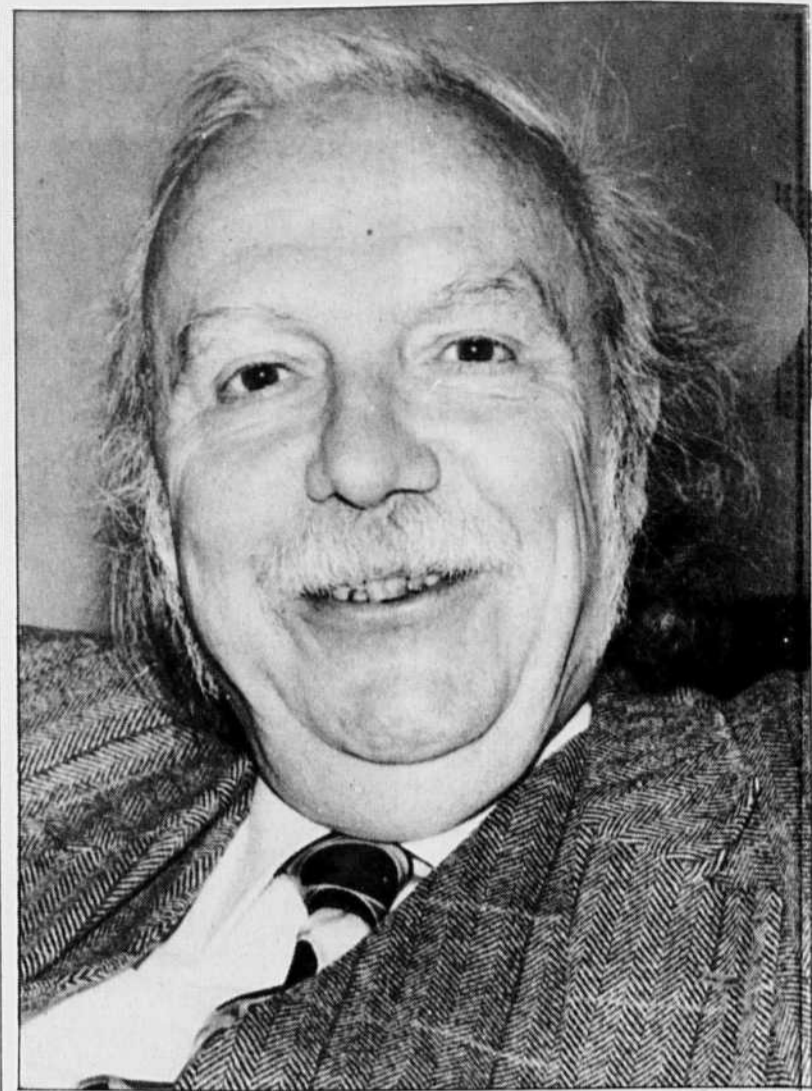
Alain Rey suit attentivement la politique linguistique du Québec et il la juge essentielle pour sa survie, ne craignant pas d'affirmer « qu'une langue en danger est une langue vivante », citant encore en exemple la volonté des Basques de France et d'Espagne qui font revivre la leur en lui conférant toujours plus d'homogénéité. Cela vaut également pour les habitants de la zone des Caraïbes qui utilise le créole. Et à cet égard, Alain Rey se réjouit de ce que le Prix Goncourt ait été attribué au Martiniquais Patrick Chamoiseau pour son roman *Texaco* (Gallimard). « C'est un livre écrit dans une très belle langue et il sert de parangon de la vitalité de la francophonie. »

Le *Dictionnaire historique de la langue française* est un volume en deux tomes de quelque 1200 pages chacun, sous jaquettes d'un beau vert profond. Alain Rey observe toutefois qu'il s'en est tenu à une synthèse la plus concise possible, renon-

çant volontairement à illustrer l'origine des mots d'extraits de grands écrivains, cette formule ayant été largement utilisée dans les autres dictionnaires Robert, notamment le Grand qui fait neuf volumes !

Et à qui s'adresse cette oeuvre monumentale? « Je la destine non pas uniquement aux spécialistes ou aux linguistes mais à tous les amoureux de la langue française, à toutes les personnes pour qui le français constitue une façon de concevoir le monde, la beauté. Je voudrais que ce soit un compagnon de voyage et de rêve. Il faut se souvenir qu'une langue qui n'est pas assez aimée est appelée à disparaître. Les Gaulois ont préféré le latin et ce dernier est mort embaumé dans un beau cercueil. Pour ma part, je préfère une langue qui connaît des difficultés mais qui résiste à sa perte, la rendant plus solide et plus précieuse. »

Au cours de ses nombreux séjours au Québec, Alain Rey a pu corroborer cette idée de résistance et de la survie de la langue française, si bien qu'il a accepté au nom de la maison Robert, de collaborer à la publication du *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* qui sera lancé au Salon du livre la semaine prochaine. Sous la direction éditoriale de Jean-Claude Boulanger, cet ouvrage est préfacé par Gilles Vigneault.



Alain Rey, le pape des lexicographes.

PHOTO JACQUES GRENIER

MICHEL BUTOR

Portrait du romancier en pédagogue

Marie-Claire Girard

LE FRANÇAIS Michel Butor est un des chefs de file du nouveau roman. On lui doit plusieurs oeuvres de fiction, dont la célèbre *Modification*, mais aussi de nombreux essais comme *Portrait de l'artiste en jeune singe*. Il a signé aussi une importante oeuvre critique.

C'est d'un grand voyageur dont je vous parle. Né près de Lille, élevé à Paris, ayant enseigné à Genève pendant longtemps, ce sont présentement des étudiants de l'UQAM qui profitent de son incroyable érudition et de l'amour qu'il professe toujours à l'égard de la pédagogie. « Je viens de prendre ma retraite de l'Université de Genève, raconte-t-il. C'est pour assurer la transition que je suis venu ici enseigner à l'Université du Québec. Ce sera mon dernier cours du genre. À l'avenir je ferai des conférences ici ou là. »

J'avais appris que Michel Butor venait donner le cours *Pourquoi la littérature ?* tout à fait par hasard. En août dernier, une de mes amies inscrite en études littéraires m'avait téléphoné pour m'annoncer un cours vraiment intéressant, donné par Michel Butor. *Le Michel Butor ?* Je n'en revenais pas et par la suite cette amie n'a cessé de dire combien ce professeur était passionnant, cultivé, raconteur d'anecdotes élargissant les horizons. « Leur niveau de français n'est pas horrible, de dire Michel Butor. Évidemment, ils viennent à l'université pour apprendre quelque chose. Les vieux professeurs s'imaginent toujours que tout devrait être comme du temps où ils étaient étudiants eux-mêmes. Le monde a énormément changé, les jeunes gens utilisent des ordinateurs. À l'époque, on ne concevait même pas un tel instrument de travail. Ils ont des trous considérables, il faut leur faire comprendre beaucoup. Mais l'enseignement me permet de rester en contact avec ce changement de la culture. »

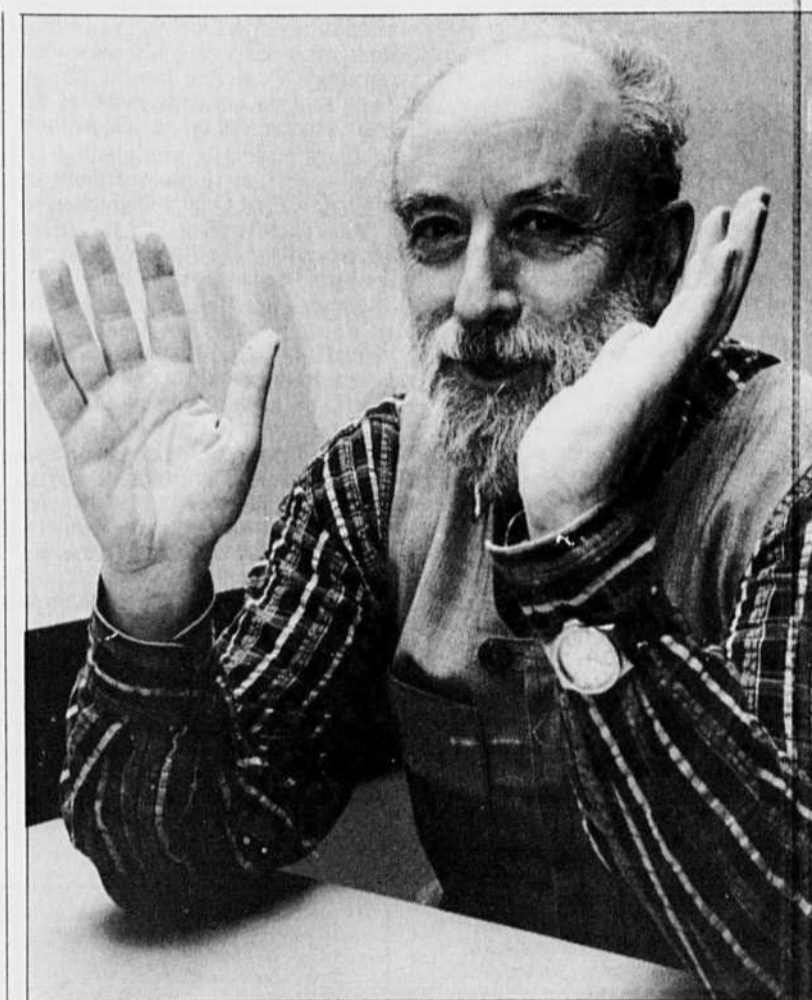
Tiens, quelle sorte d'enfant était-il ? « Nous étions sept frères et soeurs, j'étais le troisième et l'aîné

des garçons, un enfant problématique, assez renfermé, joueur mais avec une tendance à me retirer pour observer, pour réfléchir. Beaucoup d'écrivains ont du être des enfants un peu méditatifs. J'ai commencé à écrire très tôt. En classe lorsque je n'aimais pas un professeur, je me réfugiais à l'arrière, dissimulé par des piles de livres et j'écrivais des poèmes. Je suis revenu à la poésie plus tard et maintenant elle occupe toute ma vie, avec bien sûr la famille, l'enseignement et le voyage. Mais tout ça est étroitement lié. »

Michel Butor a quatre filles et deux petits fils. Des filles qui évoluent dans des domaines aussi variés que la recherche en biologie, le syndicalisme, la musique et le cinéma. « Et j'adore mes petits-fils, ajoute-t-il, et ils me le rendent bien. »

S'appeler Butor en France n'est pas particulièrement facile. Si le mot désigne un oiseau, s'applique également à la définition d'un grossier personnage et devient alors une injure de choix. « Quand j'étais enfant, se rappelle-t-il, j'ai eu des moments très durs avec des camarades indisciplinés et des professeurs un peu bornés. J'ai été l'objet de plaisanteries qui m'ont blessé profondément, j'ai donc été amené à prendre en charge ce nom comme si c'était un pseudonyme. Faisant des recherches sur le butor, volatile qui est un peu mon totem, j'ai trouvé chez Buffon un article remarquable présentant cet oiseau comme éminemment sympathique : il y avait donc beaucoup de raisons pour en faire un patronyme. Et cet oiseau se retrouve assez souvent dans mes écrits. »

Quand on parle de passions à Michel Butor, c'est l'idée du voyage qui met des étoiles dans ses yeux. À 65 ans, il est conscient du fait qu'il lui faut dorénavant faire des pauses entre chaque pérégrination, mais avoue tout de même entretenir des tonnes de projets. Et d'après lui on continue d'autant plus longtemps et d'autant mieux qu'on a su au bon moment changer de vitesse. Dans le passé, l'Égypte, les États-Unis et le Japon furent pour lui l'occasion de rencontres déterminantes, de mo-



Michel Butor, un retour à la poésie.

PHOTO JACQUES GRENIER

ments d'éblouissement, d'occasions de questionner ces pays et ces cultures, et, du coup, de tenter de répondre à des interrogations sur son propre pays. Toute culture différente représente un autre monde, qu'on peut pénétrer si on fait des efforts suffisants. Il existe des choses admirables partout.

Quel regard pose-t-il sur la France ? « Ah, il y a cette mythologie de la grandeur en France qui est tout à fait nocive. Les Français ont besoin de prendre conscience peu à peu de la place exacte qu'ils occupent maintenant, ils ont besoin de s'apercevoir qu'ils ne sont plus le centre du monde, et que d'ailleurs le monde n'a plus de centre. Même chose pour les Américains. On profite beaucoup mieux des richesses que l'on trouve chez soi quand on les met en relation avec ce qui se trouve ailleurs. »

Ici, c'est la langue qui le fascine. « Vous avez un français, remarque Michel Butor, qui a évolué différem-

ment du français de chez moi, avec une couleur autre, pleine de charme et d'archaïsme. Et il y a cette créativité linguistique venue en grande partie de la population paysanne qui a donné des expressions tout à fait merveilleuses. Et vous avez cette relation ambiguë avec l'anglais, une relation de haine-amour, qui suscite des réactions très fortes contre certaines expressions, en particulier celles qui sont utilisées en France. Ça me fascine, j'adore me plonger dans la langue du Québec. »

Michel Butor possède des amis de longue date avec qui il entretient une correspondance suivie. Les lettres et l'amitié sont indéfectivement liées pour lui. Parfois il n'a jamais rencontré des amis très chers avec qui il poursuit de longues conversations épistolaires. À le connaître, si peu que ce soit, on souhaiterait vraiment faire partie de ce club des amis de Michel Butor. Et recevoir de ses lettres.

NOUVEAUTÉ



LAURIER LAROUCHE
SECOURS DIRECT
MONTREAL 1930-45

Un récit sans prétention, plein de rebondissements et de personnages colorés, raconté de façon pittoresque. Une fresque historique où les moeurs d'une époque révolue et les effets de la guerre se côtoient. Un roman empreint de nostalgie et truffé d'anecdotes savoureuses.

221 pages — 15,00 \$

en vente seulement chez l'éditeur

éditions FOULAR

C.P. 163 Sainte-Thérèse (Québec) J7E 4J2
Tél.: (514) 437-0664

PLM
GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL
1992

ANNE ÉLAINE CLICHE

LA PISSEUSE
TRIPTYQUE

Un roman intelligent où se jouxtent, comme sur un retable, moult récits de deuil, d'amour, de famille, d'origine ou de création.

PLM
Ville de Montréal

Gilles Vigneault
Bois de marée

En vente chez tous les bons libraires

VENTE DE LIVRES
à la résidence des Pères Jésuites,
14, rue Dauphine, Québec
À partir de mercredi le 18 novembre 1992

Livres européens profanes: biographies, histoire, littérature, philosophie, sociologie, etc...

Livres religieux: biographies, écriture sainte, dogme, droit canonique, histoire, liturgie, morale, patrologies, etc...

Les personnes intéressées seront reçues individuellement et uniquement sur rendez-vous.
(Date et heure précises)

Veuillez donc téléphoner au responsable de la bibliothèque (418) 694-9616
Veuillez vous présenter sur rendez-vous seulement.

Champigny



FRANÇOIS WEYERGAN
La Démence du boxeur
Prix Renaudot 92
Éd. Grasset
ord. 34,95\$ 25,95\$

Marie Laberge
Quelques Adieux
Éd. Boréal
ord. 24,95\$ 19,95\$

François WEYERGAN

PATRICIA LEBRON
TEXACO
UNE FEMME MATADOR DANS LA VILLE
Prix Goncourt 92
Éd. Gallimard
ord. 34,95\$ 25,95\$

HACHETTE
Le Dictionnaire ESSENTIEL
1993
Le Dictionnaire Essentiel
Éd. Hachette
ord. 39,95\$ 31,95\$

Pierre Assolant
SIMENON
Simenon
Éd. Julliard
ord. 29,95\$ 23,95\$

LE PETIT ROBERT
Dictionnaire de la Langue Française
Le Petit Robert 1
Éd. Le Robert
ord. 69,95\$ 54,95\$

JOSÉE BLANCHETTE
RESTAURANTS DE MONTRÉAL ET D'AU-DEHORS 93
Guide des bons restaurants de Mtl 1993
Éd. de l'Homme
ord. 16,95\$ 13,50\$

La nouvelle imagerie des enfants
Éd. Fleurus
ord. 16,95\$ 13,95\$

Les fables de LA FONTAINE
Fables de la Fontaine
Éd. Piccolia
ord. 14,95\$ 11,95\$

À TABLE, LES OISEAUX!
AU SECOURS, MAMAN!
Coll. Drôles d'histoires 16 titres
Éd. La Courte Echelle
ord. 7,95\$ 5,95\$ ch.

LE GRAND REVE DE ROSALIE
Coll. Roman Jeunesse 38 titres
Éd. La Courte Echelle
ord. 7,95\$ 5,95\$ ch.

Gilles Vigoreux
Bois de marée
Bois de Marée
Nouvelles Éd. de l'Arc
ord. 19,95\$ 15,95\$

CONNAISSANCE DE LA NATURE
MAMMIFERES
Coll. Connaissance de la nature (6 titres)
Éd. Intrinsic
ord. 24,95\$ 19,95\$ ch.

MON GRAND ALBUM DE MOTS
MON GRAND ALBUM DE CHIFFRES
Éd. Scholastic
ord. 19,95\$ 15,95\$ ch.

LITTÉRATURE
GEORGES SIMENON
MAIGRET À VICHY
Maigret à Vichy (2 vol. sur cassettes)
Éd. Radio Bleue
ord. 38,95\$ 29,95\$

LE VISUEL
Dictionnaire thématique
Le Visuel
Éd. Québec/Amérique
ord. 54,95\$ 43,95\$

le Petit Larousse
1993 EN COULEURS
Le Petit Larousse illustré
Éd. Larousse
ord. 54,95\$ 43,95\$

ARLETTE COUSTURE
CES ENFANTS D'AILLEURS
Ces Enfants d'Ailleurs
Éd. Libre Expression
ord. 24,95\$ 19,95\$

Albums d'art (39 titres)
Éd. Taschen
ord. 24,95\$ 19,95\$ ch.

OÙ EST CHARLIE?
11 FABULEUX POSTERS
Éd. Grund
ord. 21,95\$ 17,95\$

Coffret Picasso (2 vol.)
Éd. Bénédict-Taschen
ord. 99,95\$ 69,95\$

Prix en vigueur du 14 au 20 novembre 1992

Champigny

4380 ST-DENIS
MONTREAL, QC
(514) 844-2587

OUVERT 7 JOURS
DE 9 H À 22 H

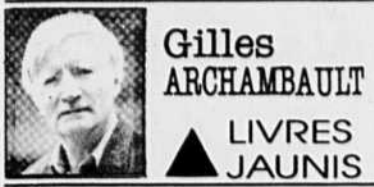
METRO MONT-ROYAL

STATIONNEMENT ET ENTRÉE À L'ARRIÈRE RUE DROLET

Illust. Hans de Beer, Éd. Nord-Sud

Livres le plaisir des

Lueurs de bonheur

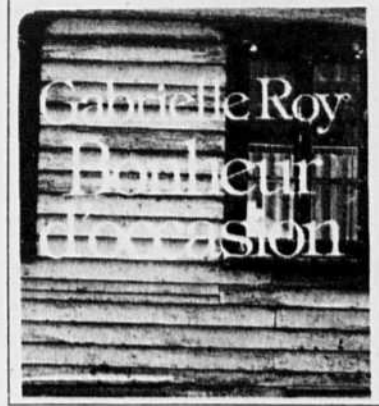


Gilles ARCHAMBAULT
LIVRES JAUNIS

BONHEUR D'OCCASION

Gabrielle Roy, Montréal, Éditions Internationales Alain Stanké, collection 10/10, 1978. PERSONNE ne connaît l'oeuvre de Gabrielle Roy comme mon ami, François Ricard. Il prépare actuellement une biographie de la romancière qui fera date. En vous entretenant d'une relecture récente de *Bonheur d'occasion*, je ne veux surtout succomber à la tentation de jouer au critique. J'aurais trop peur du verdict de François Ricard.

Ce roman a des moments de grandeur inestimables. Il parle au coeur et à l'intelligence. Si le tissu narratif est celui du roman balzacien, on retrouve au détour de nombreuses pages des vertiges qui mettent en péril l'équilibre de la construction. On ne sort pas indemne de cette lecture. À moins qu'on ne se refuse la sensibilité. On pleure où pleure et a pleuré plus naïf que soi.



Quelle importance puisqu'on a atteint à une qualité d'émotion que seule la littérature peut donner.

J'ai écouté mon enfance dans un quartier qui jouxtait celui de Saint-Henri. Pour nous, les gens de ce secteur étaient des pauvres. Entendez par là que la misère les atteignait plus sûrement qu'elle n'atteignait nos parents.

J'habite maintenant à une trentaine de minutes à pied de ce magasin où travaillait Florentine Lacasse. Les rues évoquées par l'auteur, je les connais. Je les ai arpentées à l'adolescence. Un de ces jours, je les reverrai. Pour l'heure, je

n'en n'ai pas la force. Mon monde est celui des livres. Je m'en sers pour temporiser certaines craintes. Je suis comme vous, j'aime bien oublier la souffrance des autres. En 1992, comme en 1939, des populations entières vivent sans espoir. En se disant comme Rose-Anna qu'on a tout de même de la chance, qu'on pourrait souffrir davantage.

J'avais oublié à quel point Gabrielle Roy a su dans ce roman inventer des personnages bouleversants. Me convainquent surtout les figures féminines. La mère surtout. L'auteur nous montre un être que tout devrait conduire au désespoir. Les grossesses répétées, le mari velléitaire, les soucis d'argent, la mort d'un enfant, rien ne lui est épargné. Le grand art ici consiste à ne pas appuyer. On n'a pas besoin de surenchère quand on dépeint une désolation aussi évidente.

Le bonheur est absent dans cette fresque. Le connaît-on que c'est de façon furtive. On est floué à coup sûr. L'amour physique n'est pour la femme qu'un leurre supplémentaire. L'arrivée d'un enfant devient une malédiction.

N'est-ce pas le comble de la dérision de devoir admettre que pour des centaines de milliers de gens une très relative prospérité n'a été possible qu'à cause de la guerre ? Il a fallu la mort de millions d'individus pour que, sur un autre continent, des gens cessent d'être humiliés.

D'autres souvenirs me reviennent à la mémoire. À la parution du roman, en 1948, *La Voix Populaire*, journal du quartier Saint-Henri, s'en était pris à Gabrielle Roy. On lui reprochait d'avoir levé le voile sur des misères trop cruelles, d'avoir noirci le tableau. Son regard aurait été celui d'une observatrice extérieure. Peut-être ne voulait-on pas admettre qu'un écrivain n'est pas un sociologue et qu'il voit le monde à travers le prisme de sa création. Il n'y avait pas tellement place pour l'espoir dans cette misère quotidienne. C'est ce que l'auteur a voulu dire.

Voyage au pays des ancêtres

L'INDE, UN MILLION DE RÉVOLTES

V.S. Naipaul
Traduction de Béatrice Vierre
Plon, 1992, 583 pages

Jocelyn Coulon

CHAQUE ANNÉE, la rumeur veut que V.S. Naipaul obtienne le prix Nobel de littérature. Chaque année, il doit attendre l'année suivante, comme Jorge Luis Borges avant lui. Le cénacle de Scandinavie a ses préférences littéraires et ne semble pas avoir un faible pour le récit de voyage, un genre qui plaît énormément aux Anglo-Saxons. Il a bien tort.

V.S. Naipaul n'est pas inconnu du grand public français. C'est un romancier, certes, mais aussi un brillant reporter. Il y a dix ans, son *Crépuscule sur l'Islam* avait choqué en plein triomphe de la révolution iranienne. Tout récemment, *Une virée dans le Sud*, traçait un émouvant portrait politique et social des États du sud des États-Unis. *L'Inde, Un million de révoltes* est dans la même veine. Ce grand reportage de l'écrivain indien de Trinidad, bien installé en Grande-Bretagne depuis une quarantaine d'années, est un pur chef-d'oeuvre qui devrait convaincre les derniers sceptiques que le récit de voyage est aussi de la grande littérature.

Pour Naipaul, cette nouvelle visite en Inde, c'est un peu son troisième voyage dans un pays qu'il ne peut ignorer. Ses ancêtres y sont nés et, il y a un siècle, ses grands-parents ont tout quitté pour faire « fortune » en Amérique, plus précisément dans les Antilles. L'Inde est pourtant à Port-of-Spain comme dans ses rêves. Naipaul décide de voir la réalité. Il part en 1962 et fait le tour de l'Inde. C'est un pays au bord du chaos, couvert de stigmates politiques creux, où la misère est insupportable, comme la

V.S. NAIPAUL

L'INDE
UN MILLION DE RÉVOLTES



poussière et la crasse. Il en fera le thème de son premier livre, *L'Inde brisée*, un ouvrage pessimiste.

Vingt-sept ans plus tard, en 1989, l'auteur retourne sur place, dans les mêmes endroits, sur les mêmes chemins. Cette fois-ci, V.S. Naipaul, regard d'un autre oeil et voit que cette fourmillière humaine, dont il disait en 1962 qu'elle ne formait pas une communauté indienne car elle était trop fractionnée, a accouché d'une Inde qui n'existait pas jadis : « une volonté centralisée, un intellect centralisé, une idée nationale ». L'Inde, le pays, maintenant est une réalité.

Paradoxalement, l'auteur écrit que si ce grand continent est devenu un vrai pays, c'est à cause de la rage et des rébellions. « Un million de révoltes, soutenues par vingt espèces différentes d'excès collectifs, d'excès sectaires, d'excès religieux, d'excès régionaux... nombre de ces mouvements extrémistes renforcent l'État indien en le définissant comme

la source de la loi, du civisme et de la raison. L'Union indienne donne aux gens une deuxième chance, les arrache aux excès avec lesquels, en un autre siècle ou en d'autres circonstances, ils auraient peut-être été obligés de vivre... » Les Indiens ont rejeté la passivité pour maintenant faire des choix.

Ce long voyage aux quatre coins de l'Inde, donne à Naipaul la chance d'expliquer sa nouvelle perception de ce pays. De Bombay à Madras, de Lucknow à Srinagar, du Bengale au Cachemire en passant par le Pendjab, l'auteur, tout à tour, romancier et journaliste, va se fonder dans l'Inde profonde pour se coller aux gens, pour écouter leurs plaintes, leurs rancœurs et leurs espoirs, pour décrire la misère, la splendeur, les succès et les échecs, pour raconter une histoire splendide et décadente, pleine d'empereurs moghols, de rajahs inconscients jouant aux cartes pendant que les Britanniques avalent un à un les États indiens, de politiciens véreux, d'activistes fanatiques.

À chaque étape de son périple, Naipaul rencontre un homme, une femme, ou une famille, célèbre ou inconnu, qui accepte de le guider dans son petit monde. Toujours précis et minutieux, il nous décrit ses personnages et l'univers qui les entoure. C'est souvent l'enfer — les rues gluantes, l'air polluée par les émanations d'essence, les appartements d'une pièce où vivent dix personnes — quelquefois le paradis, comme chez ce nabab de Lucknow dans son palais de Kaiserbagh. Jamais on ne peut rester indifférent à tous ces destins qui façonnent l'Inde.

Malgré le retour brutal du fanatisme religieux, le regain des tensions ethniques et le développement d'un terrorisme aveugle et cruel dont l'auteur parle abondamment, Naipaul croit plus que jamais dans l'avenir de l'Inde. Il s'est passé quelque chose de formidable dans ce pays : « l'idée de liberté s'est propagée partout en Inde », écrit-il. C'est le signe d'une grande maturité.

Le café et ses vertus

dans l'Arabie heureuse, un berger étonné de voir ses chèvres sauter contre leur coutume, et veiller tard dans la nuit. Il alla quérir l'Abbé du Couvent. Après une nuit d'observation, l'Abbé constata que les animaux mangeaient les fruits d'un petit arbrisseau. « Il fit bouillir de ce fruit dans de l'eau, et éprouva qu'en buvant de cette eau elle excitait à veiller ». Lui et ses congénères eurent dès lors plus d'entrain à l'office divin, durant la nuit.

Cette légende, Antoine Galland la relate dans un petit opuscule sur le café. Il l'a rapporté de Constantinople, avec quelques médailles et un long texte dont sa traduction, *belle infidèle*, s'intitule *Les Mille et une nuits*. L'opuscule s'intitule *De l'origine et du progrès du café*, et fut publié à Caen en 1699. Se basant sur un « manuscrit arabe de la bibliothèque du Roi », Antoine Galland y collige les remarques d'un historien turc sur l'origine de cette

boisson, et les troubles engendrés par sa consommation. Cette collection est adressée à Monsieur Chassebras de Camaille chez qui, à maintes reprises, Antoine Galland évoqua son séjour à Constantinople tout en remarquant « que le café sert d'entretien, et que l'on en prend rarement que l'on n'exprime le plaisir qu'il fait, en disant qu'il est bon, qu'il est excellent, d'une manière plus vive qu'à l'égard des autres boissons ».

De Aden à La Mecque et Médine, en Égypte jusqu'au Caire, entrant ensuite en Syrie, dans les grandes villes comme Damas et Halep, et de là à Constantinople, le café se propagea durant la seconde moitié du XVIe siècle, et au début du suivant. Plusieurs communautés de Derviches incitèrent à le consommer, lui allouant de grandes vertus, comme « de dissiper la pesanteur causée par les fumées qui montent à la tête, d'égayer l'esprit, de donner de la joie, de rendre les

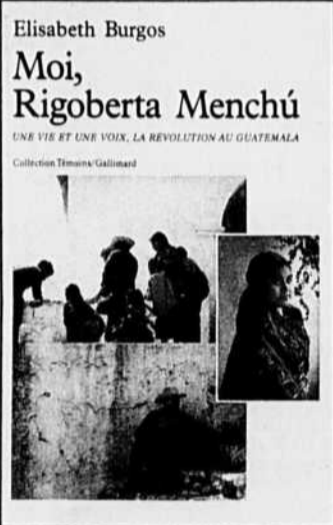
entrailles libres, et surtout d'empêcher de dormir sans en être incommodé ». Mais cette consommation n'alla pas sans heurts ni querelles.

Il y eut plusieurs débats, à La Mecque et Médine, au Caire aussi. Docteurs de la loi, dévots et notables se réunirent et arguèrent : l'on pensait qu'il provoquait l'ivresse, comme le vin, sur lequel pesait un interdit ; que sa consommation, pour laquelle l'on se rassemblait, jouant, dansant et chantant, incitait à l'illicite action, comme de parler trop librement des affaires de l'Empire ; qu'il était simplement impropre à boire parce qu'apparenté au charbon. Bref, qu'il n'était qu'un sédiment de sédition.

Toutefois, peu d'interdits subsistèrent et, digressant, Antoine Galland révèle les coutumes et les jeux, et le cérémonial, avec valets et serviettes brodées, qu'on élaborait pour cette nouvelle substance. Ce qu'il révèle alors prend les couleurs du rêve de l'Orient, auquel son siècle s'éveillait. L'extotisme se goûtait : un arôme et ses effets contenaient aisément les contrées lointaines, leur infini.

Rigoberta MENCHÚ

Prix Nobel de la paix 1992



GALLIMARD



DE L'ORIGINE ET DU PROGRÈS DU CAFÉ

Antoine Galland
Paris, La Bibliothèque, 96 pages
coll. L'Écrivain Voyageur
THÉ OU CAFÉ INCLUS... Par delà la familiarité de la formule, une légende venue du Levant : Il y avait,

PARCE QUE LA TERRE TOURNE L'ÉTAT DU MONDE 1993

L'ÉTAT DU MONDE 1993

Annuaire économique et géopolitique mondial



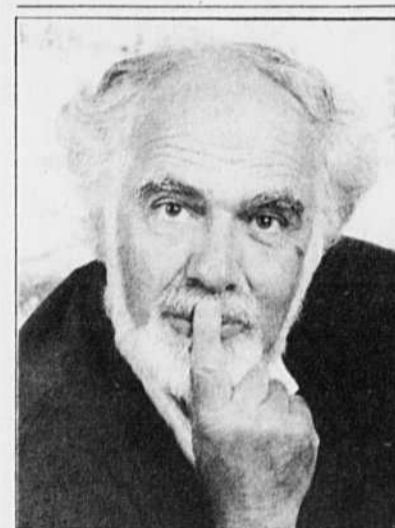
LE SEUL ANNUAIRE ÉCONOMIQUE ET GÉOPOLITIQUE MONDIAL UNANIMEMENT RECOMMANDÉ.

- ◆ Le bilan de l'année
- ◆ La situation des 225 états du monde (y compris l'ex-URSS et l'ex-Yougoslavie)
- ◆ Nombreuses cartes
 - ◆ Statistiques
 - ◆ Bibliographie

640 pages ◆ 22,95\$

COMPRENDRE LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Boréal LE DEVOIR CKAC73AM

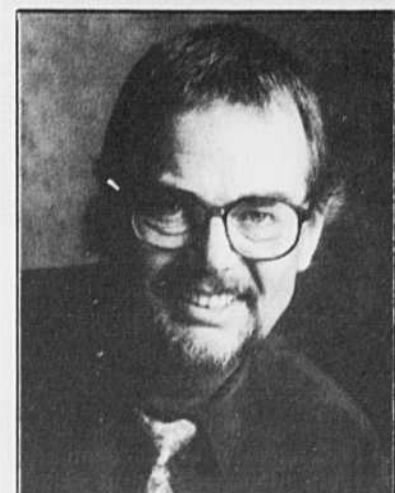


Claude Jasmin

Comme un fou

Un récit autobiographique passionné et polémique

L'Hexagone
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise



Robert Blondin

Le sabot de Brel

Un clin d'oeil convivial à ce grand artiste que fut Jacques Brel.

Quinze éditeur

MÈRES ET TRAVAILLEUSES
Renée B.-DANDURAND et Francine DESCARRIES, dir.



24\$

214 p.

Il n'y a pas si longtemps, les responsabilités maternelles étaient jugées tout à fait incompatibles avec l'exercice d'une profession ou d'un métier. Sous l'effet de transformations fondamentales des structures de l'emploi et de la famille, la vie des jeunes mères a pris un nouveau visage : s'il était l'exception jusqu'alors, le travail rémunéré des femmes, conjugué à la maternité, devient la règle au cours de la dernière quarantaine d'années.

Des spécialistes de diverses disciplines examinent ce phénomène de société, sans doute irréversible. Leurs analyses cherchent à comprendre comment les femmes d'aujourd'hui vivent les exigences de leur double vie : familiale et professionnelle. Tout en soulignant le poids des conditions socio-économiques et des modèles culturels, elles amorcent une réflexion sur les perspectives d'avenir qui s'ouvrent aux mères et travailleuses.

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand
Québec (Québec) G1R 4N4
Tél.: (418) 643-4695 • Fax 646-3317

Quand les écrivains racontent le Québec

Normand Cazalais

LE QUÉBEC a été de tous temps chanté par ses écrivains. Avec quels mots ? Sur quelle musique ? Un petit survol.

Les classiques d'abord. *Le Survenant* qui arrive de nulle part et de partout, secret et évasif. « Ah ! never magne !... » Mais aussi la tête et la langue pleines d'images et de souvenirs d'ailleurs. À l'écouter aux veillées, le pays, l'univers ne se résumait plus à quelques paroisses sur le bord du lac Saint-Pierre, autour de Sainte-Anne-de-Sorel et du Chenal du Moine. Le Survenant, un gars d'ici, sans autre nom, que le père Didace aimerait bien reconnaître pour son fils, qu'Angéline Desmarais voudrait aimer sans obstacles, qu'Odilon Provençal et son père souhaitent voir partir pour de bon. Le Survenant, « grand dieu des routes » pour un monde trop clos.

Pour Alexis Labranche, les Pays-d'en-Haut n'ont pas raconté de *belles histoires*. Fils de cultivateur, de colon plutôt, il préfère le bois, la nature, le lac Manitou avec son ami Bill Wabo. Une certaine délinquance. Homme au grand cœur, entier, d'un seul morceau. D'un seul amour, Donald, la belle Donald, que son père mariera à l'avare. L'amour lui étant refusé, il refusera le pays, partira pour le Colorado et le mirage de l'or pour revenir Jos Branch. Mais pas guéri, toujours homme de bois, d'un seul tenant, d'un seul amour. Toujours délinquant.

Dans *Kamouraska*, l'hiver sifflera, isolera encore davantage Elisabeth d'Aulnières et George Nelson, ces deux bourgeois perdus, avec leur amour, leur passion, leur destin, en ce monde rural où ils ne se reconnaissent pas. La neige tombera, drue, épaisse, insensible. Muette. Dans *Kamouraska*, en ce pays, en cette société, cet amour coupable était contre-nature. Inacceptable, insoutenable, il devait périr. Climat, espace, hommes et pays l'ont recusé. Devant le Saint-Laurent imperturbable.

Le juge Basile Routhier, poète à ses heures et auteur de chroniques de voyages, le mettra dans l'hymne national, dès le deuxième couplet, ce « fleuve géant », père et âme du pays. Et voici ce qu'écrivait, dans une *Première lettre sur le Canada*, le 1er octobre 1964, son contemporain, Arthur Buies, voyageur, chroniqueur, pamphlétaire, adepte convaincu de la pensée libérale, républicaine et laïque de la mi-19e siècle, qui avait refusé, selon Sylvain Simard, « dès son plus jeune âge, de se plier aux exigences d'une éducation bigote et formaliste ».

« Ici, tout est neuf; la nature a une puissance d'originalité que la main de l'homme ne saurait détruire. (...) un fleuve profond, roulant des eaux sombres, comme si la nature sauvage et farouche qui l'entoure lui prêtait sa tristesse et ses teintes lugubres. (...) On croit voir des horizons toujours renouvelés se multiplier à l'infini dans le lointain; et l'oeil, habitué à sonder toutes ces profondeurs, s'arrête comme effrayé de voir l'immensité de la sphère céleste se refléter dans ce coin du firmament qui éclaire la ville de Québec. »

Tout à la fois allégorique et réaliste, Félix-Antoine Savard, homme de Dieu, homme de terre, homme de race, l'a identifié à l'espace global, ce fleuve. Un genre d'alpha et d'oméga, de source et de lieu ultime : « Saint-Basque était dans le pays de Tadoussac. (...) Le fleuve coulait à l'est derrière des mornes et des bois; mais, par quelque effluve : arômes ou rumeurs, il ne laissait pas d'être toujours présent au coeur de Saint-

Basque; et de tourmenter les hommes, au point qu'en certaines saisons, leurs idées se changeaient étrangement en barques, gibiers ou simple ennui, selon les humeurs marines de chacun. »

Le Saint-Laurent sera le refuge de Nazaire le déserteur, *L'Emmitoufflé* qui refuse et fuit, non par lâcheté mais par affirmation, la mobilisation de 1917 dans les marécages de la large échancrure du lac Saint-Pierre : « Quand on part de Nicolet pour aller à Sorel ou à Montréal, on emprunte une petite route tortueuse au bord du Saint-Laurent. La route longe le fleuve mais on ne le voit pas. (...) »

C'est le règne de l'eau. (...) D'un côté la rivière, de l'autre les champs marécageux; on n'est jamais certain qu'il n'y ait pas encore de l'eau derrière les champs. Un monde inquiétant pour qui ne connaît pas, sécurisant pour qui est familier.

Le Saint-Laurent, patriarcale et osature du pays. Lieu d'identification, de développement et d'organisation. Lieu de départ et de naissance mais aussi refuge contre les autres, l'étranger et le danger. Le Saint-Laurent et sa vallée, « berceau » du Québec ont dit historiens et gens de culture, assimilé au monde rural malgré les villes égrenées jusqu'au golfe, malgré Québec, malgré Montréal.

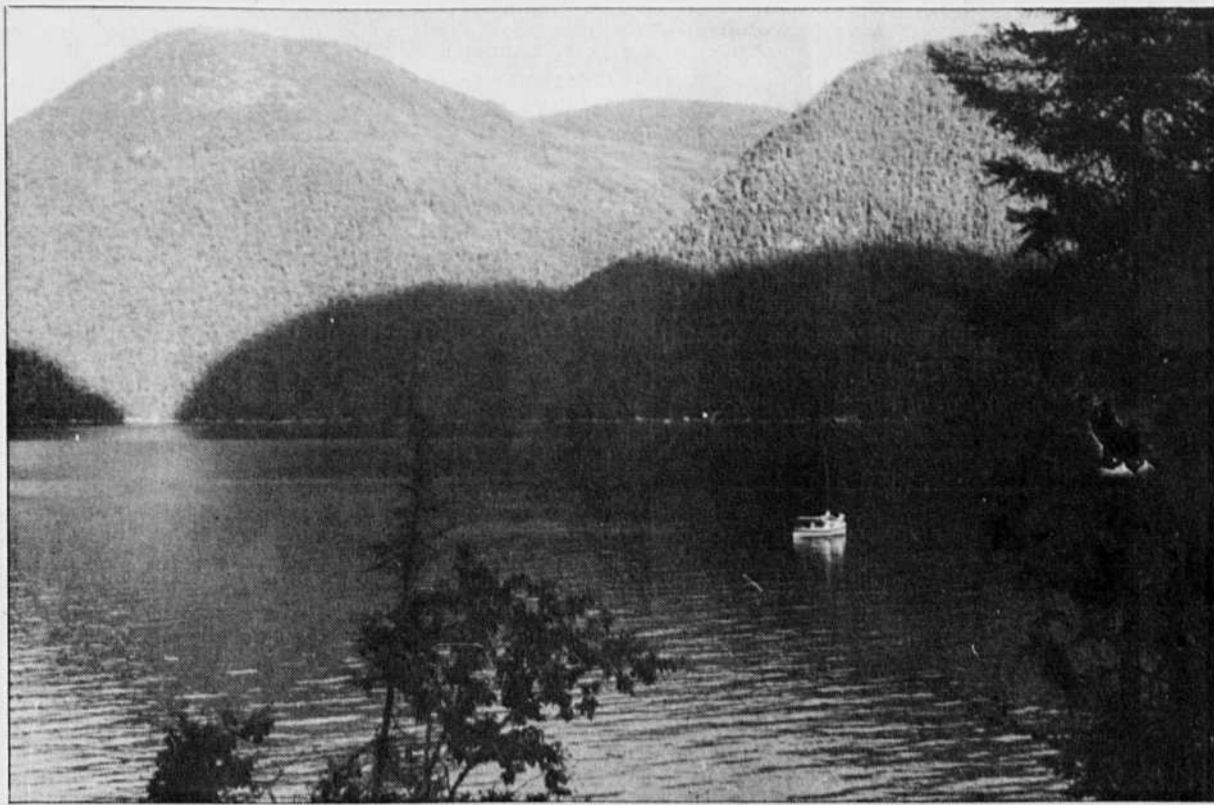
Malgré Montréal, l'autre pôle de la vie québécoise qui enserre, autour de l'archipel construit par les eaux du fleuve et de l'Outaouais, près de la moitié de la population et l'essentiel de sa force vive. Montréal, au milieu du fleuve et au coeur de l'archipel. Montréal, archétype du monde urbain d'ici, qui a saigné les campagnes et édifié, en pierres, ciment et asphalte, avec murs et distance entre les êtres, un univers nouveau, à la fois pareil, parallèle et opposé, une société nouvelle, des valeurs nouvelles.

« La Main était vide. La duchesse en fut d'abord étonnée puis elle réalisa qu'il était cinq heures du matin. Elle décida de marcher vers le nord, vers la rue Sainte-Catherine avant d'aller se coucher. (...) »

À la fin de la nuit, quand le jour n'est pas encore vraiment là, la duchesse de Langeais, travesti au sexe incertain, s'en va à sa fin au bout de la main et du couteau de Tooth Pick. Mais, elle ne voudra pas s'en aller comme ça : La duchesse se tenait le ventre à deux mains. « Moé, mourir dans un parking ? Jamais ! J'vas mourir là où j'ai régné ! Elle aperçut le Monument national et éclata de rire. » Édouard, dit la duchesse, parti en mai 1947 « à la conquête de Paris », parti pour la gloire et les désillusions, reviendra sur la rue Fabre et sur la Main et survivra 40 ans, dans ses misères et contradictions, au pays du mensonge et, plus encore, du rêve. Hosanna le dira : « Vous rêviez, vous autres aussi. Pis c'que contait la duchesse était plus beau que c'qu'a-l'aurait pu vivre... »

Montréal est la rencontre des mondes d'ailleurs et de confrontations. Ici, le Québec a une autre texture physique et humaine. Lieu de transition, de passage entre l'ancien et le moderne, le déjà et le bientôt, le sûr et l'inconnu, il accueille les espoirs, dérivés et songes de tout un chacun, fût-il juif comme Aaron qui se détachera de son grand-père, fidèle gardien de l'orthodoxie, et en viendra, dans le terreau de la grande ville, à affronter cette incarnation de la tradition, à s'en détacher pour appartenir de plein droit à la civilisation urbaine.

Voici là où il a grandi : « C'était l'été torride de Montréal. La moite fraîcheur du soir qui succédait à l'enfer du soleil devenait l'unique et trompeuse délivrance accordée au



Un magnifique panorama dans la région du Saguenay.

peuple des taudis et des rues étroites. Au long du jour, la cohue des véhicules s'était disputé la rue. Puis, venait le crépuscule, et cette brise pourtant étouffante, depuis longtemps dépourvue de ses odeurs de sapins et de grande montagne mais, en retour, pleine des fumées d'usines et des puanteurs de la grande étuve. Alors, les trottoirs se mettaient à grouiller (...)

Voilà aussi où se retrouve *Un ambassadeur macoute à Montréal*, qui débarque « du royaume d'Haïti ». « Un jour comme ça. Rue Sainte-Catherine. Neuf heures du matin. Les magasins sont bourrés de monde. Blancs-manants, blancs-citrons, blancs-coton. Mangeurs aux poi-

trons bombés de patates frites et de macaroni. Tous les couche-tard de la ville cherchent une rivière pour y jeter leurs péchés. (...) »

Alexis Accius, les jambes tremblantes, est planté au coin des rues Metcalfe et Sainte-Catherine. Fourbu. Dépaysé. Il tourne à l'envers dans une ville que les missionnaires blancs, postés dans son bourg depuis des générations, considéraient comme le paradis des Amériques. En l'espace d'une minute, il entend 20 langues différentes. Il voit proliférer comme des champignons des milliers de marques d'automobiles. (...) Alexis Accius est pris de vertige. Au milieu de ses confusions, l'esprit de Mackandal lui souffle de

ne pas se déplacer. La ville a besoin d'un témoin aussi nègre que lui.

Avec Montréal, perçu à travers un prisme mi-réal mi-fantastique, l'espace d'ici a dorénavant de nouveaux témoins. Et, la référence a changé. Et l'espace aussi. Comme la littérature.

Ouvrages cités :

- Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Beauchemin
- Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*
- Anne Hébert, *Kamouraska*, Le Seuil, 1970
- Arthur Buies, *Lettres sur le Canada*, L'Étincelle, 1978
- Félix-Antoine Savard, *La minuit*, Fides, 1948
- Louis Caron, *L'Emmitoufflé*, Robert Laffont, 1977
- Michel Tremblay, *Des nouvelles d'Édouard*, Leméac, 1984
- Yves Thériault, *Aaron*, Institut littéraire du Québec, 1954
- Gérard Étienne, *Un ambassadeur macoute à Montréal*, Nouvelle Optique, 1979

PRIX GONCOURT 1992

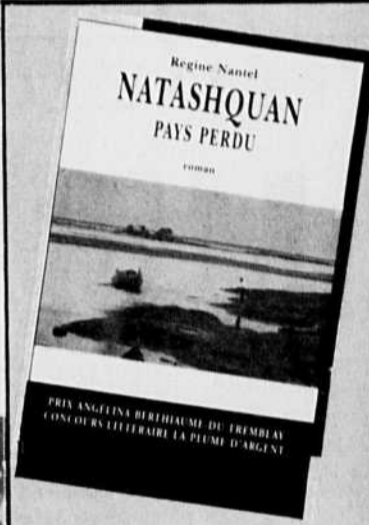


TEXACO

de Patrick Chamoiseau

Voici enfin, écrit dans une langue magique au rythme savoureux, le grand livre des espoirs et des désespoirs du peuple antillais du temps des chaînes à celui du développement moderne.

Éditions Gallimard, 433p., 34,95\$



Prix de la Plume d'Argent

Régine Nantel

Natashquan, pays perdu

Quinze éditeur

LA COLLECTION « CAHIER NOIR » chez vlb éditeur



Roger Delisle
Jake l'envol du robot

De l'action, du suspense, des tendres et des brutes sans pitié!



Pablo Urbanyi
Un revolver pour Mack

Un pastiche du polar américain classique, avec en prime l'humour argentin.



André Smith
Caine à Paris

Un privé, un enlèvement, un voyage à Paris, un polar amusant et bien tricoté.



Michel Tremblay

Douze coups de théâtre

«...une écriture non seulement irréprochable, mais aussi savoureuse, jouissive, admirablement précise, tirant son charme d'un sens de la dérision que l'amertume semble avoir épargné.»

Marie-Claude Fortin, VOIR

Les confessions de Jeanne de Valois

«Cette compréhension de l'intérieur d'un être et de son passé est empreinte d'une telle nostalgie qu'on a bientôt le sentiment qu'entre Antonine Maillet et Jeanne de Valois, la distance s'abolit peu à peu.»



Antonine Maillet



David Homel

Il pleut des rats

«Il pleut des rats m'apparaît, je l'affirme d'emblée, comme la grande révélation de l'automne.»

Francine Bordeleau, LE DEVOIR

Nous avons tous découvert l'Amérique

Oui, une douceur épouvantable, voilà donc sans doute les mots les plus justes pour définir, par sa musique profonde, le roman de Francine Noël.



Francine Noël



André Montmorency

De la ruelle au boulevard

«...il y a chez Montmorency une fraîcheur, une sincérité qui devraient toucher un large public.»

Jean Beauoyer, LA PRESSE

Venez rencontrer vos auteurs au Salon du livre de Montréal, du 12 au 17 novembre 1992

La littérature d'aujourd'hui

LEMÉAC

Un roman sous hypnose



Marie Nimier



Lisette MORIN

▲ Le feuilleton

L'HYPNOTISME À LA PORTÉE DE TOUS

Marie Nimier
Paris, 1992, Gallimard, 274 pages
EN LISANT, le 31 octobre, dans notre Cahier du samedi, la critique fort élogieuse de Carol Bergeron, consacrée à un récent enregistrement de la Sonate pour piano seul, et Douze études dans tous les tons mineurs, de Charles-Valentin Alkan, interprétées par le pianiste Marc-André Hamelin, j'ai été ramenée au troisième roman de Marie Nimier : *Anatomie d'un chœur* (1990).

Cette romancière imagine, en effet, qu'un jeune chef d'orchestre dirige des choristes dans une oeuvre attribuée à son arrière-grand-père, un certain Charles-Valentin Morhange. Or, ce compositeur, dont la facétieuse Nimier n'a changé que le patronyme et le frère jumeau — en littérature ! — de Charles-Valentin Alkan, un romantique français, contemporain de Liszt, né à Paris en 1813 et mort dans la même ville à l'âge de 75 ans.

Le compositeur, qui vient d'exhumer d'un oubli immérité Marc-André Hamelin, s'il vécut à la même époque que le Morhange de Marie Nimier, est-il mort de la même façon ? Écrasé sous le poids de sa bibliothèque au moment où il s'efforçait d'atteindre un talmud au rayon supérieur ? Rien de moins sûr, puisque la jeune et talentueuse écrivaine, fille de Roger de la Perrière, alias Roger Nimier, est douée d'une imagination sans frein. Son dernier roman en apporte une preuve de plus, inspiré par un traité d'hypnose et qui accumule les aventures tout à la fois drolatiques et tragiques d'une émule de Katz, le roi de l'hypnose.

Cora à 10 ans lorsque, pendant un séjour avec ses parents à Saint-Nizier-du-Moucheron (c'est une station de sports d'hiver assez célèbre, près de Grenoble), elle découvre dans... les toilettes un traité d'hypnose. « J'avais 10 ans, précise Cora, une imagination à toute épreuve et des cernes sous les yeux ». Comment, à partir de cette lecture et des sanitaires d'une maison de location, Cora devient — à la lettre — hypnotisée par l'hypnose, au point de vouloir exercer ses talents, et sa vocation, sur tous les êtres qui l'entourent, animaux et humains ?

Il faut renoncer à vous les présenter tous, depuis la perruche

Bib jusqu'à l'éditeur qui acceptera, au dernier chapitre, de publier le livre de Cora. Quelques-uns sont épisodiques, d'autres sont omniprésents, tel l'oncle Paul, frappé « d'hémiparésie », maladie qui fait que son cerveau ignore ce qui se passe à sa gauche. Il y a aussi la tante Josy, une orthophoniste consciencieuse qui pousse le dévouement jusqu'à épouser son patient. Mais il y a surtout l'hypnotiseur Katz, qui entrainera Cora, devenue majeure, dans une fugue inénarrable ; et l'amie Pearl, confidente extraordinaire puisqu'elle ne peut ni contredire ni approuver puisqu'elle n'existe pas ; et finalement, depuis la petite ville de Sagny où Cora vit son enfance et son adolescence avec ses parents, jusqu'aux patients de la clinique d'où la nièce tirera son pauvre oncle Paul, il y a toute la cohorte des personnages sinon hypnotisés par Cora, au moins hallucinés sous la plume délirante, mais experte dans le choix des mots et des épithètes, de l'auteur.

Les hantises d'un enfant qui vieillit sans renoncer à ses privilèges de petite fille imaginative et même rêveuse jusqu'à l'excès, font de ce quatrième roman le livre de toutes les audaces romanesques, mais en même temps la preuve que les livres, quand ils nous ont séduits en bas âge, ne nous lâcheront jamais.

L'automne nous avait déjà donné *Le Petit sauvage*, d'Alexandre Jardin, un livre également voué à l'enfant qui ne consent pas à vieillir. Dans un autre registre, plus rationnel en dépit du titre et du sujet, Marie Nimier tente, et réussit souvent, à nous convaincre qu'hors les mots, même s'ils sont pervers, soumis à la fantaisie langagière d'un écrivain, il n'y a pas de salut en littérature.

Bon sang ne peut mentir. Écrivain de race, cette jeune femme ne suit pourtant pas les traces de son illustre père, disparu trop tôt. Mais, retrouvant *Le Hussard bleu*, dans un « poche » tout écorné, j'ai feuilleté, au hasard, et je suis tombée sur ce portrait qui a quelques traits communs avec la petite fille qu'a dû être Marie Nimier : « Voici une petite fille tiède et rêveuse. En effet, c'est elle, mais je ne m'y retrouve plus. Elle porte un peignoir, des chaussons ; elle est décoiffée. Il est extraordinaire de voir une chose pareille dans un salon. » Et, un peu plus loin, Nimier complète : « Elle est complètement folle (...) elle parle vraiment d'une drôle de manière. »

Qu'aurait pensé « le hussard » de l'écriture de sa fille ? Car elle écrit, il faut l'avouer, « d'une drôle de manière ». Mais bien intéressante, et, somme toute, inimitable.

HENRY BAUCHAU, LAURÉAT DU PRIX CANADA-COMMUNAUTÉ FRANÇAISE AU SALON DU LIVRE

Poète de la pesanteur et de la limpidité

Lise Gauvin

LE PRIX Canada-Communauté française de Belgique est attribué aujourd'hui, dans le cadre du Salon du Livre de Montréal, à Henry Bauchau, poète, auteur dramatique et romancier né à Malines en Belgique en 1913. Ce prix, décerné en alternance à un auteur de Belgique et à un auteur du Québec, est accordé pour l'ensemble d'une oeuvre, à la différence du prix Canada-Suisse qui élit un titre en particulier. Rappelons que ce prix a été donné à André Major l'an dernier.

Lire Henry Bauchau est l'occasion de découvrir un auteur trop peu connu, malgré les nombreux prix qu'il s'est mérités, dont la fréquentation ne peut laisser indifférent à cause de l'intensité avec laquelle il

traduit le monde des émotions et des passions. Juriste de formation, diplômé de Louvain, avocat à Bruxelles, il s'intéresse très tôt à la littérature mais il n'accède vraiment à l'écriture qu'au moment où il entreprend une psychanalyse, de 1947 à 1950, avec Blanche Reverchon-Jouve, femme du poète Pierre-Jean Jouve. Il devient par la suite lui-même analyste et spécialiste de l'Art-Thérapie, travaillant dans un hôpital parisien auprès d'adolescents en difficulté.

Dans un court ouvrage autobiographique, intitulé *L'écriture et la circonstance*, suite de conférences prononcées au moment où il occupait une Chaire de poétique à Louvain-la-Neuve en 1988, il écrit à propos de ses débuts d'écrivain : « Il y a près de 10 ans que j'ai terminé l'analyse, je songe à dire ce qu'elle est devenue

dans l'écriture qui, comme l'analyse, va vers le nouveau, le caché, vers ce qu'on ne peut ni prévoir ni expliquer complètement. Je me rends compte que, dans une telle entreprise, je rencontrerai bien des résistances et qu'elle va me prendre beaucoup de temps ».

Le rapport écriture-psychanalyse est le sujet d'un des romans les plus touchants d'Henry Bauchau, *La déchirure*, roman qui relate la mort de la mère et fait surgir à la mémoire les souvenirs d'enfance et les fautes les plus humiliantes, inavouables. C'est sur les conseils de son ami Jean Amrouche qu'il centre son récit sur la figure maternelle, après de nombreuses hésitations. « Est-ce que je puis montrer devant tous la vie presque voilée de cette femme tout en retraits et en discrétions » se demande-t-il. Et encore : « D'ailleurs

suis-je un véritable écrivain ? »

À côté de la mère, appelée Mérence, prénom désignant à la fois mère et absence, apparaît le personnage de la psychanalyste nommée dans le roman « la Sybille », silencieuse et interrogative : « La règle fondamentale c'est qu'il faut tout dire. Les pensées, les rêves, les désirs : tous vos mensonges. Les paroles sont comme l'eau, rien ne leur résiste ». Publié pour la première fois aux éditions Gallimard en 1966, le roman *La déchirure* est réédité dans la collection de poche Espace Nord, aux éditions Labor de Belgique en 1986.

Sa première publication, un recueil de poèmes intitulé *Géologie*, date de 1958. Henry Bauchau a 45 ans. Son oeuvre s'engage dans différentes voies, aussi bien la poésie (ses poésies complètes ont été éditées

chez Actes Sud en 1986), le théâtre (deux pièces dont *Une sur Ghengis Khan*, montée par Ariane Mnouchkine, et l'autre sur Philippe et Alexandre de Macédoine), la biographie (*Essai sur la vie de Mao Zedong*, 1982) que le roman. Après *La déchirure*, il publie *Le régiment noir* (1972), un récit historique consacré à la guerre de Sécession, puis, tout récemment, une novella, *Diotime et les lions* (Actes Sud, 1991). L'un de ses derniers romans, *Oedipe sur la route* (Actes Sud, 1989), un Oedipe après Freud et Conrad Stein, donne une idée magistrale de sa capacité comme écrivain de revoir les mythes, de les revivre au quotidien, d'y trouver la distance nécessaire à l'exploration du connu et du moins connu.

Oedipe vient de quitter Thèbes et entreprend la dernière partie de sa vie, aveugle et mendiant. Sa fille Antigone décide de l'accompagner jusqu'au bout de son périple. Au

cours du voyage, ils sont attaqués par Chios, un criminel, qui devient par la suite leur compagnon et leur guide. Chacune des étapes transforme les personnages et les amène vers un nouvel accomplissement. « Il s'agit, selon l'auteur, d'un voyage initiatique où, d'épreuve en épreuve et de découverte en découverte, le voyageur s'initie à la nécessité intérieure, s'en inspire et se ressource en elle ». Oedipe, ce « divin mendiant », ce « paria royal » victime et quêteur à la fois, plus proche d'Oedipe à Colone de Sophocle que d'Oedipe Roi, reste un personnage énigmatique qui sait tirer parti de la fréquentation des arts — la sculpture et le chant — pour comprendre son propre destin.

Dans une écriture très dense, faisant appel à la pesanteur et à la limpidité des mots, Henry Bauchau trace un portrait saisissant des relations humaines dans ce qu'elles ont de démesuré et de fragile.

Consultez notre programme ici et là au Salon, peut-être gagnerez-vous un des cinq bons d'achats de 100 \$

Samedi

ENFIN NOVEMBRE!

Place Alice-Parizeau

11 h 00	Loisir Littéraire du Québec présente un atelier d'écriture animé par Madeleine Desjardins	16 h 45	Catherine Arnoult, lectrice
12 h 00	Novalis présente une crèche de Noël avec Claude Laforune	20 h 00	Les éditions du Noroit présente Aternances, avec Denise Desautels, Hélène Dorion et Violaine Corradi
13 h 15	ACCT présente Daniel N'Do Otsama, griot africain		
14 h 04	Radio-Canada présente Émergences avec Richard Cummings		
16 h 00	CONFIDENCES D'ÉCRIVAIN Gilles Archambault s'entretient avec François Nourissier		

Gerard-Marie Boivin Denise Bombardier Louis Hamelin François Nourissier Gilles Archambault Pierre Guillaume

Place Alcan / Hydro-Québec

11 h 30	En can de livres La Magnéthèque	16 h 00	Prix Canada-Communauté française de Belgique , présenté par le Conseil des Arts
13 h 00	Jeu Génie Linguistique en herbe animé par Marie-Eva de Villers, de Québec/Amérique	16 h 30	Prix 12/17 du livre pour l'adolescence et du concours Lisons en tandem
14 h 00	COMME UN GRAND LIVRE OUVERT LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE EN DEHORS DE L'HEXAGONE	17 h 00	Francis Bebey , poète-musicien du Cameroun
	Denise Bombardier reçoit Claude Beausoleil, Gérard Étienne, Louis Hamelin, Pierre Mertens	17 h 30	La lecture chez les jeunes de la francophonie avec E. Locha Mateso, A. Tomota, B. Molobaye, Gilles Gauthier et Michel Desjardins
15 h 00	Radio-Québec présente La tête sur le billot animé par Gérard-Marie Boivin et Stéphane Éthier	19 h 30	Radio-Québec présente une dictée de sélection pour Les Championnats d'orthographe animée par Gérard-Marie Boivin
		21 h 30	Annonce des noms des gagnants de la dictée, Les championnats d'orthographe

Salon du livre de Montréal

12 au 17 novembre 1992

PLACE BONAVENTURE

Prix d'entrée (taxes incluses) Adultes: 5 \$ / Étudiants et aînés: 3 \$
le jeudi de 17 h à 22 h / le vendredi de 9 h à 22 h / le samedi de 11 h à 22 h
le dimanche de 11 h à 21 h / le lundi de 10 h à 21 h / le mardi de 10 h à 18 h

ALCAN Communications Canada La Presse Hydro-Québec

Profitez de l'occasion pour visiter l'exposition **Entrée libre à l'art contemporain**

Rober Racine

Le mal de Vienne

roman

« À n'en pas douter, il y a jubilation chez Racine, quand il s'agit d'écrire. »
C. Dessureault, VOIR.

L'Hexagone
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Andrée Ferretti et Gaston Miron

Les grands textes indépendantistes

Une anthologie que tout le monde devrait avoir dans sa bibliothèque!

L'Hexagone
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

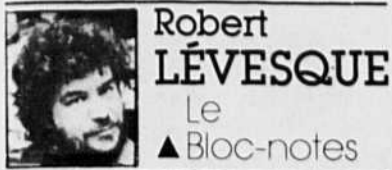
FAITES-LE!

G.

PARTICIPACTION

L le plaisir des Livres

Durant les vacances de Batista



Robert LÉVESQUE
Le Bloc-notes

IL Y A aujourd'hui au lycée de Rennes, qui était le lycée d'Alfred Jarry au dix-neuvième siècle, un autre jury Goncourt. Des élèves de terminale, depuis cinq ans, jouent aux académiciens et, le même jour de novembre où à Paris l'on dîne chez Drouant pour choisir (dans un noeud d'intrigues) le Goncourt annuel, les potaches de Rennes décernent en toute liberté « le Goncourt des lycéens ». Ils viennent, ce lundi, de le remettre à Eduardo Manet pour *L'île du lézard vert*.

Au vieux lycée de Jarry on a de bonnes lectures. Ce roman d'Eduardo Manet sur les étés cubains d'un adolescent qui à la fin des années 40 découvre la chair, l'amour et la politique, dans les odeurs de peau douce sous les orages de nuit, les parfums d'eucalyptus et de marijuana, entre films

américains et daïquiris, est un formidable roman, l'un des plus riches de sens (dans les deux sens) de l'année littéraire.

De Eduardo Manet, on a vu à Montréal, au Théâtre du Nouveau Monde en 1974, *Eux, ou la prise du pouvoir*. Paul Buissonneau et Jacques Godin portent encore des bleus de leurs bagarres avec Geneviève Bujold revenue de Malibu pour jouer ce drame à deux personnages qui obtint d'ailleurs un grand succès. Mais c'est une autre histoire...

Eduardo Manet, qui porte sans gêne le nom du peintre d'*Olympia*, est un Cubain qui vit en France depuis les années 50. Il a écrit surtout pour le théâtre où il a assimilé les influences épiques et poétiques de Valle Inclán à Garcia Lorca. Mais voilà qu'avec *L'île du lézard vert*, au roman, qui est beaucoup de l'autobiographie, il revient à Cuba, cette île qui s'étire comme un lézard vert, où il est né de parents espagnols (mère juive et andalouse, père madrilène), où il a vécu son adolescence dorée (le père est avocat et journaliste) avant de



choisir le départ pour Paris à 23 ans. En trois étés, ceux de 1948 à 1950, cet adolescent liseur, mélomane, qui adore les films de George Cukor et

Frank Capra, les chansons de Billie Holiday et les chemises de Madrid, va découvrir ce qui l'entoure, la beauté sombre de la mer lors des orages, la méfiance des bordels à minuit, les philosophies et les discussions autour des bières fraîches; le meilleur ami, un Allemand qu'il surnomme Lohengrin; Gipsie la première maîtresse ancrée au souvenir de son père mexicain, et qui à la chair joyeuse même si elle a lu tous les livres; et le premier amour, Hanna Illescu, une pianiste de 15 ans dont les parents, très riches, sont venus de Roumanie avec un rien d'italien dans le sang et vont envoyer leur fille étudier chez Marguerite Long à Paris.

Melting pot à Cuba, fin des années 40, paradis des plaisirs pour tous. « Chino », le narrateur, c'est-à-dire Eduardo Manet, va lui-même se chercher une identité dans ces chocs de cultures. Il la trouvera dans l'exil. C'est que ce Cuba des années 48, 49 et 50 est une plaque tournante sur laquelle passent tous les trafics, c'est le boom des hôtels de luxe et des lupanars pour les touristes américains, qui ne sont pas tous des

Hemingway; c'est l'aisance publique des caïds de la Mafia, les salles de jeu, ce Cuba d'où le président Batista a peut-être été évincé (en 1944) mais où il va revenir après de longues vacances avec un beau coup d'état (en 52), et où dans l'intervalle les présidents Grau San Martín et Prio Socarras, raconte Chino-Manet, « ne firent quoi que ce soit pour stopper cette gangrène ».

La politique, c'est-à-dire la résistance à la corruption, va être un de ces passages initiatiques dans la vie de l'adolescent de La Havane dont le père, rarement à la maison, qui entretient d'autres femmes, est une grande figure de la presse (encore) indépendante. Chino, par son copain juif allemand Lohengrin, va être attiré dans les réunions clandestines de jeunes marxistes qui veulent « sauver l'île » de ses exploitations hystériques. On se donne des rendez-vous dans des cabarets, où Manu, qui est un Cubain, né dans la Cuba profonde, pauvre, va planifier des actions pour le Partido Socialista Popular. Mais Chino, dans une de ces actions nocturnes qui tourne au cauchemar, et qui est un fabuleux chapitre du roman,

réalisera que les actions les plus louches ne sont pas toujours du même côté de la clôture.

Amours interrompues (Gipsie part en Europe, comme Hanna), idéaux froissés, même l'amitié avec Lohengrin est ébranlée pour Chino qui trouve dans la musique de Stravinski, les romans de Faulkner, les films d'Orson Welles, et ce choc devant un ballet dansé par Alicia Alonso, d'autres appels plus envoiements. Chino, après avoir fait le journaliste au canard de son père, et même critique de théâtre, va vouloir partir. C'est 1950. Eduardo Manet va quitter Cuba. Il y reviendra lorsque Fidel Castro aura réalisé neuf ans plus tard le rêve de Manu en prenant la Moncada. De 1960 à 1968, Eduardo Manet sera directeur du théâtre et du cinéma dans l'île socialiste. Mais en 1968 il préférera encore quitter Cuba, et retrouver une liberté à Paris.

Ce roman fantasque et grave, que les lycéens de Rennes ont préféré aux autres, est une réussite totale. Le Cuba corrompu et paresseux de Manet, luxueux et inquiet, étourdi et narquois, est magistralement ramassé en un portrait grouillant comme la littérature, de plus en plus mesquine, en offre peu.

☆☆☆
L'île du lézard vert, Eduardo Manet, Flammarion, 1992, 402 pages.

Heureux mélange

NOUVELLES DU PARADIS
David Lodge
Traduit de l'anglais par Maurice et Yvonne Couturier
Rivages, Paris, 1992, 316 pages
Hervé Guay



BIEN QU'IL s'intitule *Nouvelles du Paradis*, le dernier ouvrage de David Lodge est bel et bien un roman. De ceux qui ravissent le lecteur en faisant appel à son intelligence et à son sens de l'humour. Il s'agit en fait d'une variation sur le thème du Paradis : dénaturé pour ceux qui y croient, redoré pour ceux qui n'y croient plus.

L'endroit idéal pour sa démonstration, Lodge l'a trouvé dans les agences de voyages, c'est Hawaï. Ce Paradis artificiel inondé de touristes ou polynésien et *surfeurs* se disputent le halo publicitaire. Nous y retrouvons en voyage organisé une dizaine de Britanniques en quête d'exotisme.

En revanche, les deux personnages que nous talonnons n'y séjournent pas pour s'amuser. Au contraire, Bernard Walsh, prêtre défrôqué, suivi de son père, se rendent à Waikiki afin d'apporter un peu de réconfort à la tante Ursula. Elle en a besoin, atteinte du cancer comme elle l'est. Mais, pour des raisons économiques, Walsh et fils ont acheté un forfait vacances. Comme dans tout bon Lodge toutefois, leur route crociera sans cesse celle du groupe, constituant par là un véritable vau-deville clinico-touristique.

En arrière-plan de cette satire des vacances pré-réglées, les préoccupations religieuses du romancier étoffent le récit. Ainsi, les pages dans lesquelles Bernard Walsh explique pourquoi il a perdu petit à petit la foi comptent parmi les meilleures du roman. Ses confessions qui débouchent sur des réflexions théologiques portent des conclusions particulières.

ment senties sur la croyance.

« Pour un croyant, un Dieu dont il n'est pas possible de prouver l'existence vaut bien un Dieu dont l'existence est avérée et vaut manifestement mieux que l'absence totale de Dieu, puisque sans Dieu il n'y a aucune réponse satisfaisante aux sempiternels problèmes du mal, du malheur, de la mort. »

Lodge ne verse pas pour autant dans la gravité irrémédiable. Simple, au détour de leurs péripéties comiques, ses personnages montrent leur vulnérabilité, ce qui les sauve de la caricature en quelque sorte.

Car l'écrivain sait, il faut le reconnaître, équilibrer le grave et l'humoristique dans ses livres. Ce qui rend divertissante sa recherche burlesque du Paradis, non loin de laquelle la mort, qui ne chôme pas, rôde. D'où la méditation qui s'ensuit, laquelle, Lodge le prouve, ne nécessite pas toujours de s'apessantir morose. De même le rire se porte-t-il très bien de côtoyer le sérieux.

Éloge de la frivolité

LA FEMME DU BOTANISTE
Hubert Nysen
Actes Sud/Leméac, 1992, 193 pages
Francine Bordeleau

LES ROMANS d'Hubert Nysen, grand patron des éditions Actes Sud et écrivain, témoignent d'un parti pris de légèreté et de subtilité. Pas de grave questionnement existentiel, pas de quête éperdue du sens, et pas de traces indélébiles dans la mémoire du lecteur, mais de la jubilation, du plaisir et de l'habileté : par ce qu'il propose. Nysen, romancier, me renvoie à Raymond Jean, un auteur de la maison et à son best-seller *La lectrice*, que presque tous remercieront pour le très agréable moment de lecture tout en ayant un certain mal à se rappeler pourquoi.

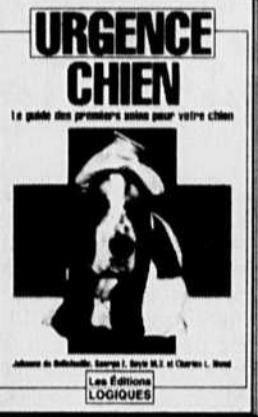
Nysen est également un monsieur qui semble projeter sur les femmes un regard assez traditionnel, incapable dirait-on de ne pas leur attribuer aussi le rôle de repos du guerrier, et c'est pour moi un détail agaçant, à la limite du réhibitore.

La chose dite, il faut reconnaître la drôlerie et l'ingéniosité de l'auteur qui met ici en scène un autre auteur. Il s'appelle Ernest des Ombiaux, il est vieux et à l'aube d'une journée

dont il pressent qu'elle sera la dernière. Il ordonne à Max, un nain érudit et spirituel qui joue à ses côtés un rôle ambigu, d'entrer dans la chambre d'Odile — la femme du botaniste —, cette merveilleuse créature qu'a certains jours croisée l'écrivain. Mais, Max veut séduire Odile pour son propre compte et le nain déploiera des efforts surhumains pour y parvenir.

Mais, vraisemblance il y a cependant. C'est l'affaire d'Ernest des Ombiaux, le vieil écrivain qui ramasse ses déceptions, ses désirs jamais concrétisés, ses amours... Le roman est ainsi ponctué de la mise à nu progressive du personnage; cette mise à nu, une fois achevée, livrera le sens ultime du récit et je dois souligner l'ingéniosité que démontre Nysen à mener cette sorte de strip-tease psychologique. Toujours dans la légèreté, l'édition/écrivain étant décidément passé maître dans l'art de voler au-dessus du pathos. *La femme du botaniste* se présente ainsi comme un roman très agréable dont le maître-mot est manifestement « plaisir ». Car, Hubert Nysen trouve dans l'écriture un plaisir évident, voire une jouissance, et c'est bien ce que transmet son récit. Ne cherchons pas ici l'essentiel : Nysen offre un bonheur immédiat, une jolie chose futile mais pas bête.

Je le veux!



Au secours!

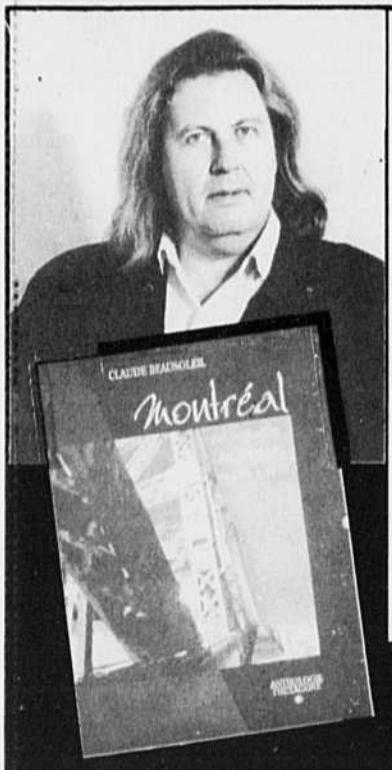
« Mon chien s'est blessé! Que dois-je faire? »

Mon chien s'est brûlé! Mon chien a avalé quelque chose de poison! Mon chien s'est fait frapper!

- Est-ce que je peux le soigner moi-même?
- Est-ce qu'il faut que je l'emmène chez le vétérinaire?

Des experts vous disent quoi faire. Vite et bien.

Les Éditions LOGIQUES
Johanne de Bellefeuille, Dr G.E. Boyle et C.L. Blood
160 pages - ISBN 2-89381-096-9 12,95\$
Distribution exclusive:
LOGISQUE inc., C.P. 10, succ. -D., Montréal (Québec)
H3K 3B9 Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182



Claude Beausoleil
Montréal est une ville de poèmes vous savez

Une anthologie de poèmes sur Montréal de 1830 à 1992

L'Hexagone
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Deux récits percutants sur la famille québécoise



Marie Gaudreau
Les faux départs



Carole Michaud
Une vie, rien de plus

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Consultez notre programme ici et là au Salon, peut-être gagnerez-vous un des cinq bons d'achats de 100 \$

Dimanche

ENFIN NOVEMBRE!

Place Alice-Parizeau

- 11 h 00 Loisir Littéraire du Québec présente un atelier d'écriture animé par Madeleine Desjardins
- 12 h 30 Catherine Arnoult, lectrice
- 13 h 04 Radio-Canada présente **Double Expresso** avec Minou Petrowski
- 15 h 00 Mondia présente les jeux Logix et Architex, animateur Robert Lyons
- 16 h 00 **CONFIDENCES D'ÉCRIVAIN**
Gilles Archambault s'entretient avec Louis Hamelin
- 16 h 45 Catherine Arnoult, lectrice



Denise Bombardier



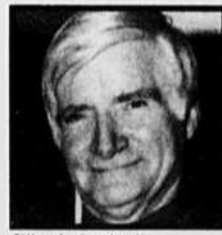
Gilles Vigneault



Louis Hamelin



Alain Rey



Gilles Archambault

Place Alcan / Hydro-Québec

- 11 h 00 Jeu **Le français par coeur** proposé par les Dictionnaires Robert
- 12 h 00 Table ronde ayant pour thème **Le Français en Amérique du Nord** animée par Chantal Jolis avec Jean-Claude Polet, Alain Rey, Jean-Claude Boulanger, Gilles Vigneault
- 13 h 00 Daniel Pinard rencontre Lise Bissonnette, finaliste des **Prix littéraires du Gouverneur général**
- 14 h 00 **COMME UN GRAND LIVRE OUVERT QUE LISENT NOS VEDETTES?**
Denise Bombardier reçoit **Danièle Bombardier, Jean-Pierre Ferland, Édith Butler, René Homier-Roy**
- 15 h 00 **La bibliothèque, bien plus qu'une boîte de livres**, animée par Dominique Lajeunesse, les panélistes sont Yvon-André Lacroix, Louise Guillemette-Labory, Francine Ouellette et Raymond Plante
- 16 h 00 Remise du **Prix du Grand Public**, décerné par le Salon du livre de Montréal en collaboration avec La Presse, au livre le plus apprécié par le public

Salon du livre de Montréal

12 au 17 novembre 1992

PLACE BONAVENTURE



Prix d'entrée (taxes incluses) Adultes: 5 \$ / Étudiants et aînés: 3 \$
le jeudi de 17 h à 22 h / le vendredi de 9 h à 22 h / le samedi de 11 h à 22 h
le dimanche de 11 h à 21 h / le lundi de 10 h à 21 h / le mardi de 10 h à 18 h



L le plaisir des
livres

Marie-Claire BLAIS

▲ Parcours d'un écrivain

Carnet 9

ROBERT est un jeune écrivain noir de mon âge : il est boursier, lui aussi et ses deux premiers livres ont reçu l'éloge de la critique à New York. Je le rencontre chez des amis professeurs à Cambridge, à la fin de ce décisif mois d'octobre 1963, peu de temps après ma visite chez Eléna Wilson et la découverte de ce groupe d'écrivains, d'artistes auprès de qui j'ai tout de suite senti des affinités.

C'est avec peine que je retourne, après chaque séjour à Cape Cod, chez des amis, vers ces rues détériorées de mon quartier à Cambridge où s'accroît la destruction. Je garde longtemps le souvenir des maisons colorées sous les dunes, elles sont bleues, rouges et jaunes comme les maisons des pêcheurs portugais, la luminosité de l'eau si proche, les transparences, elles semblent friables, lorsque le temps se couvre, l'océan pourrait les balayer. Un peintre qui porte un tablier bleu encore taché des couleurs de ses aquarelles et qui est coiffé d'un béret vit isolé au bout de ces sentiers de sable dont les corridors se multiplient jusqu'à l'océan; derrière la moustiquaire de sa maison dont la porte est restée ouverte, une femme écrit seule, les cheveux en désordre, c'est Joan Colebrook, l'inlassable journaliste et écrivain, toujours à la recherche de la vérité, dépitant tous les systèmes sociaux, le mensonge, l'injustice. Il est midi : ses enfants aux cheveux blonds (d'un blond strident sous le soleil) dévalent dans les dunes jusqu'à la mer où ils effleurent les crabes de leurs pieds nus. Joan écrit aussi sur son Australie lointaine, et le calme, la sérénité ne semblent appartenir qu'à ce coin du monde, sous les douces collines.



Robert, dont l'oeuvre a déjà connu un certain succès, rêve d'aller s'établir là-bas, près de Truro où l'attend une femme blanche qui l'aime, me dit-il, pendant qu'il me ramène chez moi, rue Broadway, dans sa voiture (celle de son père, me dit-il car Robert éprouve beaucoup de fierté à être un Noir de classe moyenne dont la famille vit dans la périphérie de Boston affublée de voitures clinquantes).
Aucun espoir ne peut survivre à la misère, à la pauvreté, me dit-il aussi, observant avec désolation dans quel misérable quartier je vis. Il avoue être en colère contre ces enfants du ghetto qui ont recours à la violence. « Tout cela n'apportera que morts et souffrances », affirme-t-il, avec cette modération qui est la sienne lorsqu'il parle de ces jeunes gens encore victimes tous les jours de la brutalité policière dans le ghetto. « Nous ne sommes pas à Alabama, ici, nous sommes en Nouvelle-Angleterre... et ici souffle un vent de liberté... Si

nous sommes calmes, nous aurons tout ce que nous voulons, ce n'est que dans le calme que notre peuple peut être respecté comme il le mérite... les Black Panthers vont trop loin, ce n'est pas bon pour nous... C'est Martin Luther King qui a raison... Il faut être non-violent... c'est notre seule chance de salut... »
La lutte contre la ségrégation a épuisé Robert qui avoue avoir désormais des préoccupations plus personnelles, il sera, comme son modèle James Baldwin, l'écrivain de la libération noire officiellement reconnue, il ira vivre avec la femme qu'il aime à Paris, il sera riche, libre, heureux, dit-il, et le ton de sa voix monte rageusement pendant qu'il passe sa main dans son épaisse chevelure crépue, il a les mêmes droits que tous les autres hommes, la preuve de cela, me dit-il, c'est qu'on l'a accueilli très chaleureusement, (il dit, plus bas sans aucun préjugé) parmi les colonies d'artistes et d'écrivains de Cape Cod, et comme l'a souligné la critique, son écriture magistrale pourrait être celle d'un Faulkner, d'une Flannery O'Connor... Donc, qu'on le laisse donc libre de vivre sa vie comme il l'entend.
Dans les années qui suivront je verrai souvent Robert parcourant avec sa compagne, Jane, un peintre, ces dunes de Truro, il sera toujours modéré et indulgent envers notre race, tendre pour la femme avec qui il vit, mais impénétrable sous son sourire vite ombragé, parfois il nous rappellera que James Baldwin, né à Harlem a su donner à la parole noire toute sa dignité, sa majesté, souvent, même dans les cocktails, les parties, il sera muet aux côtés de Jane.
Un soir, nous dinons ensemble à Orléans, ville de pêcheurs faiblement éclairée par la clignotante lumière du phare, dans la nuit : le décor du restaurant est marin lui aussi, représentant dans sa mièvre tapisserie l'épave d'un bateau échoué avec ses filets au fond d'une mer de corail. Nous buvons du vin et mangeons des huîtres et Robert est égayé par la perspective du prochain roman qu'il écrira, il s'attriste soudain lorsqu'il ajoute que ce roman sera inspiré par son enfance, il distrait vivement ma

pensée aussi en me parlant de Claude Brown, (*A Man Child in promised land*) qui est un autre jeune auteur prometteur de sa génération que loue la critique, mais surtout c'est Faulkner qui l'habite car il retrouve en lui un apaisement par le miracle de la littérature en grand malaise interracial.
Robert parle abondamment soudain, il passe souvent dans ses cheveux touffus une main qui s'attarde, comme s'il s'arrêtait pour réfléchir, il est convaincu, me dit-il que c'est l'imaginaire de l'écrivain qui exprime (plus que la vie elle-même) la réalité de la vie. Il suffit de comparer le morne compté d'Oxford à ce que Faulkner en a fait dans ses livres : Benjy, Quentin, Christmas, Temple, les personnages de *The Sound and the Fury*, de *Sanctuary* de Absalom, Absalom, ne sont-ils pas tous issus de cette cité intérieure que Faulkner décrit dans ses livres comme le pays de Yoknapatawpha ? De cette même terre hybride viennent les sentiments de leur auteur, l'amour comme la haine et surtout la complète dissidence. Nous nous croyons seuls en ce lieu sauvage, Robert et moi, parlant de Faulkner dans les grondements du vent sur les dunes, dans les lueurs du phare le long de la côte, et soudain la conversation est interrompue par une maléfique rangée de yeux qui se dardent sur nous, interdits, silencieux, nous sommes capturés par ces yeux qui aimeraient nous tuer.
Nous avons eu l'illusion, parce que nous sommes en Nouvelle-Angleterre, (et pas à Alabama comme le répète Robert) d'avoir franchi la scandaleuse ligne qui sépare encore dans le Sud les Blancs des Noirs, dans les lieux publics. Ceux qui nous regardent avec une hargne aussi dévastatrice nous font vite comprendre combien la distance entre Robert et moi demeure cruelle, combien la route de Robert sera toujours bordée d'obstacles, car nous sommes à l'heure où le rêve de Martin Luther King n'est encore qu'un rêve.

Iconoclastie

POLEMQUES

Guy Lafèche, Singulier, 318 pages.

SEXE, MORGUE ET ROCK'N'ROLL

Benoit Dutrizac, Paje, « Feu sacré », 183 pages.

ICONOCLASTIE : doctrine, mouvement des iconoclastes. Iconoclaste : Celui qui proscriit ou détruit les images saintes. Au sens du dictionnaire, Guy Lafèche est un iconoclaste. Ce prof de lettres à l'université est en effet l'auteur d'une édition critique en cinq volumes (dont deux sont encore à venir) des textes des Jésuites Jérôme Lalemant et Paul Ragueneau sur les saint Martyrs canadiens. Il s'agit, si l'on veut, de la déconstruction d'un des mythes fondateurs de notre histoire et de notre identité collective : l'évangélisation des méchants sauvages. Entreprise qui aurait dû susciter un débat, qui a failli le faire, mais le débat n'a jamais eu lieu, Lafèche n'ayant pu répondre à un éditorial peu flatteur du journal *La Presse*. Il en a été empêché par le rédacteur en chef du « plus grand quotidien d'Amérique » qui a tergiversé puis refusé une réplique selon lui trop peu sérieuse. C'est ce que raconte Lafèche dans le chapitre « Réplique » du livre *Polémiques*.

Polémique : qui suppose une attitude critique, qui vise à une discussion vive ou agressive. Au sens strict, Guy Lafèche est un iconoclaste de la polémique. Pour prouver qu'on lui refuse un droit de réplique, il va jusqu'à transcrire le menu détail de ses conversations téléphoniques. Pour prouver qu'un collègue de département a une attitude condescendante, il ira jusqu'à faire référence au contenu d'assemblées départementales. Pour prouver que l'édition critique et l'édition universitaire telles qu'elles se pratiquent au Québec et, en particulier, dans le cadre de ladite prestigieuse « Bibliothèque du Nouveau Monde » n'ont rien de savant ou scientifique mais ressemblent à une recette qu'il faut appliquer pour justifier une bourse ou une subvention, il égratignera collègues et amis. Ce qui est en cause ici, c'est la gent universitaire et ses méthodes. C'est la sémiotique, le modèle dominant des études littéraires depuis 20 ans, dont Lafèche propose une caricature (dans le même genre, Marc Angenot avait produit il y a quelques années une très sarcastique *Critique de la raison sémiotique : fragment avec pin up*). C'est aussi l'institution dans ce qu'elle a de sclérosé, qui fait d'*Un homme et son péché*, par exemple, un chef-d'oeuvre de la littérature nationale.

Lafèche aime ramer à contre-courant. *Polémiques* contient un chapitre sur l'antisémitisme dans l'oeuvre de Céline, un autre sur le « style bigenre », cette langue particulière (d'appellation féministe contrôlée) qui consiste à multiplier les contorsions lexicales ou typographiques pour rendre le français moins sexiste, comme dans cet exemple d'offre d'emploi : « La Baccalauréat en éducation cherche un/e professeur/e-adjoint/e ou professeur/e-agrégé/e en éducation pouvant mener la permanence ». Un autre chapitre, très court, s'en prend au remplacement du panneau de signalisation « Stop » par « Arrêt » qui relève selon Lafèche de l'incongruité linguistique et de l'absurdité bureaucratique. On le constate, l'auteur ne dédaigne pas les sujets chauds ou proches du quotidien.

Iconoclaste, Lafèche l'est aussi dans le sens où il n'hésite pas à faire sa propre promotion. À l'encontre de la réserve universitaire habituelle, il se proclame polémiste, affichant ses intentions et décidant du sens à donner à ses interventions. Souvent, les chapitres se terminent par un appendice où il explique la nature de la polémique que son analyse soulève. Cette façon de faire, si elle étonne et suscite parfois un sourire amusé, a au moins le mérite de ne pas cacher la personne derrière l'analyse. Pas de pseudo-objectivité donc, mais pas de pseudo-subjectivité non plus. Lafèche ne succombe pas à la tentation contraire qui eut été de ramener toute analyse à ses dimensions

STOP
Guy Lafèche
POLEMQUES
Singularier
ARRÊT STOP

Benoit Dutrizac
SEXE, MORGUE & ROCK'N'ROLL
essai
PAJE Éditeur

personnelles et contextuelles. Puisque j'en suis à l'iconoclastie, j'aimerais dire un mot de l'essai de Benoit Dutrizac sur le sida. Les lecteurs de *Voir* reconnaîtront dans *Sexe, morgue & rock'n'roll* (et dans le titre même) les préoccupations qui caractérisent l'hebdomadaire où Dutrizac a été journaliste. C'est que cet essai se présente sous la forme d'un long reportage dans lequel Dutrizac se livre à un réquisitoire contre l'inaction des gouvernements. Avec pour trame de fond des articles déjà parus et des entretiens de plusieurs intervenants des milieux médical et communautaire et de certains responsables de groupes de pression, Dutrizac trace un portrait douloureux de la situation du sida à Montréal.
Ce qui retient davantage l'attention ici, c'est le style disons iconoclaste de l'auteur qui est aussi romancier. J'avais bien aimé *Une photo vaut mille morts*, un premier roman très noir à l'époque où il se faisait appelé Billy Bob Dutrizac. *Sexe, morgue & rock'n'roll* présente un peu les mêmes défauts et qualités : une structure plutôt lâche, des jeux de mots faciles, amis du bagout et un certain sens de la métaphore. Ce que résume cet extrait (qui renvoie au conflit de génération dont parlait François Ricard dans *La génération lyrique*) : « Dans toute l'histoire de l'humanité, de l'homosapiens à l'homotapine, seule la génération des baby-boomers ont baissé en paix, sans crainte pour leur âme — grâce au rejet massif de la religion — ou pour leur gonade grâce aux antibiotiques — ou pour leur vie — grâce au mauvais timing du sida. Le plus drôle, c'est que maintenant qu'ils ont la rouille aux couilles et qu'elles ont du vert-de-gris sur les ovaires, ces baby-boomers se font des carrières payantes à tenter d'endoctriner les jeunes aux vertus de sécurisexe et de l'abstinence ». Fin de la citation et des illusions.

DROGUES... PAS BESOIN!
Santé et Services sociaux Québec

«...la tragédie n'était pas la sienne, la mienne ni la vôtre (...) elle était générale et même universelle.» (p.58)
Nina Berberova
Chroniques de Billancourt
ACTES SUD
27,50 \$

La grande collecte
de la Bibliothèque nationale du Québec
j'y cours!
La Bibliothèque nationale du Québec reçoit vos dons de documents québécois : livres, journaux, revues et partitions musicales, cartes géographiques, affiches, estampes, reproductions d'œuvres d'art, cartes postales, disques et cassettes audio, logiciels, microfiches et microfilms publiés au Québec.
au 1700, rue Saint-Denis, à Montréal (entre la rue Ontario et le boul. de Maisonneuve, métro Berri-UQAM)
Les samedis et dimanches 21, 22, 28 et 29 novembre 1992, de 10 h à 18 h du lundi 23 novembre au vendredi 27 novembre 1992, de 17 h à 21 h.
Pour information : (514) 873-1100
Bibliothèque nationale du Québec

CARON LIBRAIRE
LIVRES RÉCENTS ANCIENS-RARES ET D'AUBAINE
LÀ OÙ VOUS RISQUEZ LE PLUS DE TROUVER plus de 100 000 titres sur tous les sujets
ACHETONS LIVRES ENCORE UTILES
TÉL.: 845-7307
1246 rue St-Denis

Les Éditions TRIPTYQUE félicitent ANNE ÉLAINE CLICHE lauréate du Grand Prix du livre de Montréal 1992
LA PISSEUSE
TRIPTYQUE
La pissuse est une femme, un tableau, une séquence de film interminable, une expérience religieuse, une demande, une prière, bref : un roman. La forme désirée est ici celle d'un retable où se jouxtent des panneaux narratifs distincts racontant chacun une scène, un épisode, et entretenant pourtant en permanence un lien étroit avec les autres. La pissuse est le nom d'un parcours vers le sens d'une image perdue : un deuil, l'invention d'un mystère.
246 p., 19,95 \$
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL, STAND # 934

Quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle.
Amadou Hampâté Bâ
Amkouillel, l'enfant Peul
ACTES SUD
15,50 \$